



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

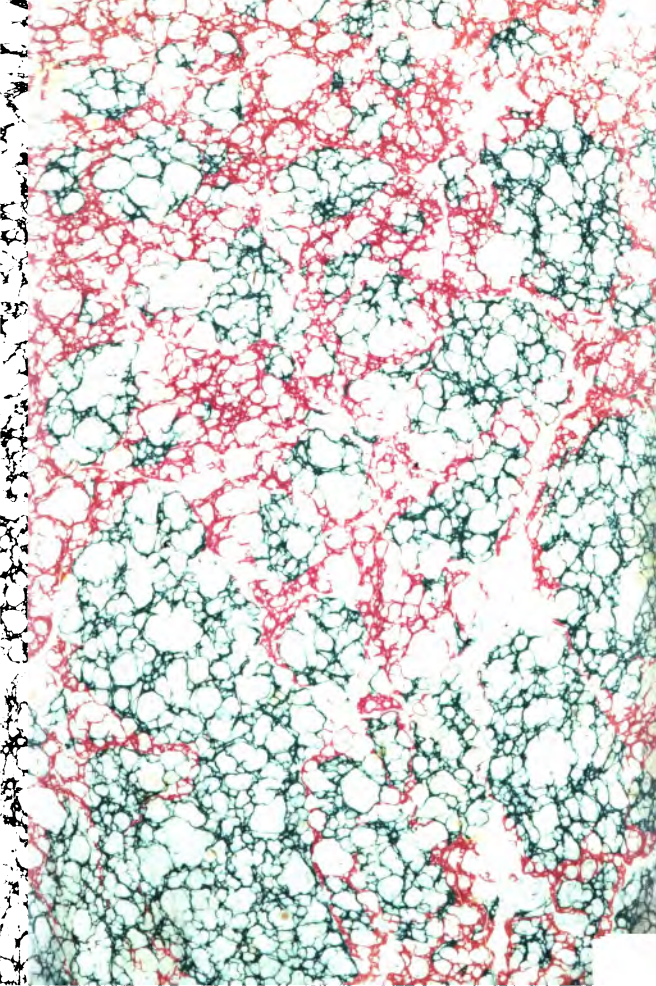


**OXFORD UNIVERSITY**



**ST. GILES', OXFORD OX1 3NA**

*Vet. Fr. III A. 1080*





250+

P12

par Lesné relieur Français

E. C.

C. C.



**ÉTRENNES**

**AUX**

**DEMOISELLES A MARIER.**





IMPRIMERIE DE V<sup>e</sup> DONDEY-DUPRÉ,  
rue Saint-Louis, 46, au Marais.



# ESTHER,

OU

## L'ÉDUCATION PATERNELLE,

Poème en six Chants,

DÉDIÉ AUX DEMOISELLES A MARIER.

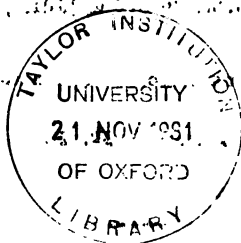
*Par L. R. F.*



PARIS.

LESNÉ, RUE VIVIENNE, N° 12.

—  
1839



## *A mes Amis.*

Des confidences amicales, de bienveillantes indiscretions vous ont fait connaître cette œuvre, que , vous le savez, je ne destinais pas à l'impression. Votre indulgente amitié vous l'a fait juger favorablement , vous lui avez même assigné un nouveau titre : ce titre, je l'admets, en conservant toutefois l'ancien, que mon cœur lui avait donné; pensant que ce petit ouvrage pouvait être utile, vous avez désiré le voir imprimé; je me rends à vos sollicitations réitérées ; puisse-je n'avoir jamais d'autres regrets que celui de ne pas vous

avoir contentés plus tôt ! Puisse ce petit poème prévenir ou réparer quelques maux trop communs dans la classe mitoyenne de la société ; on a dit de beaucoup de livres : *La mère en permettra la lecture à sa fille*. J'ose mieux espérer encore , et je crois que quand il en sera temps, mais pas avant l'âge convenable, ~~la mère en prescrira la lecture à sa fille~~. Les jeunes époux pourront y puiser quelques avis salutaires ; ce sont vos vœux , ce sont aussi, vous le savez, ceux de votre ami.

L. R. F.

## A MA FILLE.

MA CHÈRE ESTHER,

En commençant ce petit ouvrage, je n'avais d'abord intention que de t'adresser deux ou trois cents vers; mais, le sujet s'agrandissant sous ma plume, je jugeai que ce serait plutôt une longue épître. Plus tard, portant mes regards vers l'avenir, emporté peut-être par mon sujet, je vis insensiblement éclore un poème, si l'on peut raisonnablement qualifier ainsi six suites de vers, formant autant d'épîtres distinctes, se succédant, faisant suite l'une à l'autre; le titre même n'est

tout au plus tolérable qu'en famille; car si cet ouvrage était imprimé <sup>1</sup>, tout lecteur scrupuleux, ou qui, seulement, serait doué d'un peu de goût, reconnaîtrait facilement que, loin d'en être l'héroïne, c'est simplement à toi qu'il est adressé et pour toi qu'il a été fait. Ce titre ne passerait pas pour une folie de jeunesse, mais bien pour une folie paternelle : les jeunes littérateurs ne me la pardonneraient pas, d'autant plus que ce sujet s'éloigne trop du genre de mes autres ouvrages imprimés ; mais, quelque chose qui arrive, je suis bien certain de trouver mon excuse dans le cœur des bons pères.

Ton père,

L. R. F.

26 *Novembre* 1831.

<sup>1</sup> Ne voulant rien changer à la rédaction, je laisse subsister cette phrase telle qu'elle est au manuscrit.

# Esther,

**POÈME.**



## **A ESTHER.**

Long-temps ce petit livre occupa mes loisirs ;  
Des soins que l'on s'impose on se fait des plaisirs;  
Plus le travail est long, plus on jouit d'avance  
De complaire à l'objet qui causa sa naissance.  
Ce poème pour moi ne fut pas un labeur,  
Ma plume en l'écrivant laissa parler mon cœur.  
Ainsi pensa toujours un père de famille.  
Quelque jour, mon Esther, travaillant pour ta fille,  
Et méditant ces vers dictés par mon amour,  
Tu pourras me payer du plus tendre retour.  
Tu comprendras alors l'inexprimable charme  
Qu'on goûte quelquefois à répandre une larme  
En songeant à l'objet que chérit notre cœur,  
Et dont incessamment on rêve le bonheur.



# ESTHER.

## Chant Premier.



« Si les pères à temps avertissaient leurs filles,  
» On déshonorerait beaucoup moins de familles. »

### CHANT I.

Les dieux, sans m'accorder de brillantes faveurs,  
Ne m'ont point interdit le culte des neuf sœurs.  
Jeune, je chérissais ces deesses immortelles ;  
Vieux, je sens mon amour s'accroître encor pour elles.

J'ai chanté nos succès, déploré nos revers ;  
J'ai ridiculisé les sots et les pervers ;

J'ai sapé les tyrans, leur joug, leur despotisme ,  
Flétri l'intolérance et le vil fanatisme ;  
J'ai célébré mon art ; jeune , sur mon hautbois ,  
J'ai chanté tour à tour les bergers et les bois.  
Mais un soin plus touchant s'empare de mon ame :  
Songeant que quelque jour tu dois devenir femme ,  
Je désire adresser quelques vers à ton cœur ,  
Sans vouloir prendre en rien le haut ton d'un rhéteur.  
Si même en cet écrit je te paraîs sévère ,  
N'y vois que les conseils, les avis d'un bon père ,  
Qui rêve nuit et jour à ta félicité.

Tu comptes maintenant dans la société.  
A dix-huit ans, Esther, la fille la plus sage  
Peut naturellement songer au mariage.  
Ce mot en sens divers nous a fait tressaillir,  
Moi d'appréhension , et toi c'est de plaisir ;  
Notre position est loin d'être la même :  
Tu n'attends qu'un mortel qui te dise qu'il t'aime.  
Ton père craint pour toi quelque vil séducteur,

Qui, sous un faux visage, en impose à ton cœur ;  
Qui te fasse oublier, un seul instant peut-être ,  
Que la seule vertu peut conduire au bien-être ;  
Que sans elle ici-bas l'être qu'on croit heureux  
Est l'esclave du vice, et partant malheureux.  
C'est la femme surtout, la femme qu'il faut plaindre ;  
En tout temps, en tout lieu, la femme a tout à craindre ;  
Les dangers, les chagrins, la prennent au berceau,  
Et trop souvent, hélas ! la guident au tombeau.

Esther, au temps jadis, comme au temps où nous sommes,  
La femme fut souvent la victime des hommes :  
Ils veulent exiger d'elle plus de raison  
Qu'ils n'en ont entre eux tous dans l'arrière-saison.  
Pour la séduire l'homme épuise son adresse ;  
Tout ce qu'il en obtient est traité de faiblesse ;  
Sans remords il la livre aux larmes, aux soupirs,  
Pour goûter un instant le plus court des plaisirs.  
Insensé ! du bonheur précipitant la course,  
Il ne s'aperçoit pas qu'il en tarit la source,

Qu'il pourrait l'ombre, hélas ! pour la réalité !  
En compromettant ainsi mainte et mainte beauté,  
Il gagne enfin l'époque où l'on doit être sage,  
Sans se déterminer à se mettre en ménage :  
Il redoute le sort de ceux qu'il a dupé ;  
Quelque rusé qu'il soit, il craint d'être trompé.  
Femme sage à ses yeux n'est qu'une fine prude  
Qui de plaire et jouir compose son étude.  
Ces gens sont presque tous jaloux, faux, soupçonneux ;  
Mon enfant, on les voit bien rarement heureux ;  
Leur astuce en mes vers te sera démasquée.....  
Par trente freluquets tu seras attaquée :  
Puisse ton cœur contre eux être assez prévenu  
Pour ne te pas laisser prendre au premier venu !  
Si les parens à temps avertissaient leurs filles,  
On déshonorerait beaucoup moins de familles ;  
Mais, loin de les instruire, on leur cache avec soin  
Ce que comme un devoir plus tard on leur enjoint ;  
On prolonge à plaisir cette inexpérience  
Qui les fait trop souvent pécher par ignorance.

Loin de les garantir de la séduction ,  
On a des faux-fuyans pour chaque question ;  
On leur couvre de fleurs le dangereux abîme ,  
Un faux pas les y plonge, on leur en fait un crime ?  
Ah ! pourquoi faut-il voir les sexes ennemis ,  
Tant de crimes, de maux, tolérés ou permis ?  
Ma fille, cependant, au temps de la licence ,  
Il est, pour être heureux, une simple science ,  
Je crois qu'elle consiste à remplir son devoir :  
En toute occasion on en a le pouvoir.  
Pour s'y soustraire on trouve aisément un prétexte :  
Tel un faiseur de lois sait éluder leur texte ,  
Y laissant à dessein quelque ambiguïté.

En entrant dans le monde, une jeune beauté,  
Juge d'après son cœur, avec son innocence,  
Et de l'art de tromper ignore la science.  
Sitôt qu'elle paraît, un essaim d'indolens  
Vient folâtrer près d'elle et faire les galans ;  
C'est à qui lui dira la plus aimable chose :

Son teint ressemble au lis , ses lèvres sont de rose ,  
Ses cheveux sont d'ébène, et sa peau de satin ;  
Vénus, pour s'embellir, emprunterait son teint.  
Pour l'entendre chanter, on la prie, on la presse ;  
Danse-t-elle ? on lui trouve un maintien de déesse.  
Sait-elle bien ou mal jouer d'un instrument ?  
Chacun s'estime heureux de l'entendre un moment :  
On l'écoute en extase, enfin on est aux anges !  
Le moyen d'être sourde à toutes ces louanges ?  
De ne pas écouter ce babil éternel ?  
Le moyen ? je le sais, il est tout naturel,  
Même il n'exige pas un très-grand sacrifice ;  
Mais il faut se connaître et se rendre justice ,  
Ne pas prendre à la lettre et pour argent comptant  
Le compliment outré que vous fait un galant.  
Vous paraissez l'objet de son idolâtrie ?  
Cen'est que faux semblans, que basse flatterie :  
A les entendre tous, ils veulent épouser,  
Tandis que la plupart cherchent à s'amuser.  
Sur cent, s'il en est un qui parle mariage ,

Il est presque honteux d'en tenir le langage ,  
Et, quand sur ce chapitre on le fait s'expliquer ,  
On le voit tout confus, prêt à se démasquer.

Un bigot te dirait, dans son âpre colère,  
Que, pour fuir ces dangers, il n'est que la prière ,  
Et que, de son salut quand on veut prendre soin ,  
Le cloître est le seul port en ce pressant besoin .  
De la religion imitant les ministres ,  
Irai-je débiter ces pronostics sinistres ?  
Dieu voudrait-il damner les fragiles humains ?  
Tous sortent vertueux, mon Esther, de ses mains .  
En peu de mots je puis t'exposer mon système :  
Aucun individu ne se corrompt soi-même ;  
La tache originelle est un mot rebattu ,  
Et tout homme, en naissant, naît avec la vertu .  
De la contagion souvent il est victime ;  
C'est elle qui l'instruit, qui le conduit au crime .  
L'exemple, à mon avis, fait l'éducation :  
On la confond à tort avec l'instruction.



Oui, l'on peut être instruit, savant comme un boudinre,  
Et pourtant ignorer l'art de savoir bien vivre,  
Ce qui fait le bonheur de la société,  
Confondre le cynisme avec la volupté,  
Avec la liberté confondre la licence,  
Ne posséder enfin qu'une fausse science.  
Avec beaucoup d'esprit on peut déraisonner :  
En veux-tu quelque exemple ? ah ! je puis t'en donner :  
Tu vas voir ce qui fait le malheur des familles,  
Ce qui perd les garçons, aussi bien que les filles.  
Tous accusent le sort dans leur mauvaise humeur,  
Tous sont les artisans de leur propre malheur.

Un jeune homme souvent, au sortir du collège,  
Croit, à l'abri du grec, avoir le privilège  
De dire son avis et de contrôler tout :  
C'est en déraisonnant qu'il croit prouver son goût.  
De fronder tout usage il se croit même libre ;  
Mais bientôt sa raison rétablit l'équilibre,  
Lui fait voir ce qu'il est en toute vérité ;

Il aperçoit le monde avec sa nullité.  
Si celui qu'il fréquente est cependant honnête,  
Il se conduira bien ; mais si sa jeune tête  
Rencontre par hasard des fous, des insensés  
( Ces hasards dangereux se rencontrent assez ),  
Dès lors il faut paraître un jeune homme à la mode ;  
De la galanterie on épuise le code ;  
A l'ombre de ce mot presque tout est permis,  
Et chaque jour s'étend le cercle des amis :  
Chacun de son tribut vient apporter l'annexe ;  
Mais le but principal est la guerre au beau sexe.  
Dans ces réunions où chacun dit son mot,  
Celui qui parle peu risque à passer pour sot ;  
Aussi les jeunes gens, au sortir de l'enfance ,  
Dissertent du beau sexe avec une assurance  
Qui les ferait passer pour de petits docteurs.  
Cela ne serait rien s'ils respectaient les mœurs :  
Mais chaque jour ils font de nouvelles folies,  
Que tous leurs partisans trouvent toujours jolies.  
De ce vice ils sont tous plus ou moins infectés.

Écoutons en secret ces jeunes éventés.  
Que deviens-tu ce soir ? dit un jeune homme imberbe,  
Qui se croit pour le moins un duc et pair en herbe.  
Ah ! si tu veux venir chez un gros receveur,  
J'y suis reçu, mon cher, avec quelque faveur ;  
On y joue, on y rit, on fait de la musique,  
Et c'est, j'ose le dire, une maison classique ;  
Bref, on peut y passer son baccalauréat,  
Qui vous conduit plus tard chez les hommes d'état.  
Les femmes y sont bien et des plus élégantes,  
Et je puis t'assurer qu'il en est de charmantes ;  
Qu'il faut bien se tenir, s'observer de son mieux ,  
Pour ne pas se laisser séduire par les yeux :  
Pourtant si la plupart sont sages, inhumaines,  
On y rencontre aussi de faciles sirènes...  
— Comment ? — Oui, tu m'entends, filles à marier,  
Dont la vertu n'est pas toujours en son entier ;  
Mais qu'importe ? on les laisse, et rien ne vous oblige  
A vous charger d'un bien qu'on soupçonne en litige...  
Mais il s'en trouve aussi de belles à ravir

Et, ma foi, l'on s'en sert, quand on peut s'en servir.

Tu restes stupéfait ! mais, mon cher, c'est l'usage...

— Tu m'affliges vraiment en tenant ce langage,

Se peut-il que le monde, en sa stupidité,

Tolère ainsi l'astuce et la perversité ?

Cela n'aura qu'un temps, car c'est une démente.

Sitôt que l'un se tait, un autre recommence ;

A tort comme à travers on cite les beautés :

Et je t'abrège ici certaines privautés

Qu'un père ne saurait expliquer à sa fille,

Qu'elle soit vierge ou femme, ou très-laide ou gentille.

Par décence, il me faut te voiler leurs écarts,

Car ils se font un jeu de braver les égards.

Continuons : pourtant, ne fût-ce que pour rire,

Nous n'éconterons pas ce qu'ils diront de pire ;

Pour t'instruire, je veux imiter leur caquet.

D'abord, qui se présente ? ah ! c'est un freluquet

Qui dit à son ami : Tu vas chez une telle ?

— Oui. — Quoi ! pour tout de bon ? — C'est pour la bagatelle,

Répond l'autre confus, honteux même à demi

D'être moins vicieux que ne l'est son ami.

C'est ainsi que celui qui voudrait rester sage

Par imitation penche au libertinage.

Mais qui vient sur ses pas ? un de ces officiers

Qui savent renchérir sur tous leurs devanciers.

— A la guerre, en amour, la plus grande science,

Mes amis, leur dit-il, c'est la persévérance.

Harcelez l'ennemi, ne vous lassez jamais,

Et vous viendrez toujours à bout de vos projets :

Un Français doit savoir s'emparer d'une belle

Par ruse ou bien d'assaut, comme une citadelle.

— Oh bien ! j'en connais une, et je voudrais t'y voir,

Interrompt un ami. — Je l'aurais dès ce soir.

Quel âge ? — Dix-huit ans. — Charmant ! une ouvrière ?

— Je le crois, mais honnête. — Allons, c'est mon affaire.

— J'entrevois cependant quelque difficulté.

— Et c'est ? — C'est de pouvoir la voir en liberté :

Le père la conduit, la mère est intraitable ;

La maison est, dit-on, un fort impénétrable.

— Elle est impénétrable? Oh! j'y veux pénétrer?

— On n'y reçoit personne. — Eh bien! j'y veux entrer.

Ta défaite, mon cher, est vraiment excellente,

Et la belle, à mes yeux, en devient plus charmante.

Quel bonheur, mes amis, de duper des parents,

Qui de cette vertu se porteront garans!

— Livre donc ton assaut; mais, si, par aventure,

Tu devenais vainqueur (ce n'est pas chose sûre),

Quand ton intention n'est que de t'amuser,

S'il survient... tu m'entends?... il faudrait épouser.

— Épouser! s'il fallait épouser trente filles,

Oh! je me trouverais par trop riche en familles.

Je t'admire, mon cher; j'épouserais souvent;

A mon âge, j'irais m'enterrer tout vivant?

Non, non, quand j'aurai fait quelque temps mes fredaines,

Qu'il se présente alors de ces bonnes anbaïnes,

Un vieil oncle goutteux, presque sur le grabat,

Donnant tout à sa nièce et par un bon contrat,

J'épouserai pour lors, et j'irai dans ma terre

Chasser, vivre à mon aise, et vogue la galère !  
Voilà, mes chers amis, comme on passe son temps,  
Et pour me marier j'attendrai quarante ans.

Si nous les observons aux bals, aux promenades,  
Bras dessus, bras dessous avec leurs camarades,  
Ces petits fats corsés, bien ambrés, élégans,  
Savent sans se gêner s'approprier des gants.

— Ami, vois-tu là-bas cette jeune brunette ?

J'occupe, quand je veux, un coin de sa couchette.

— Vraiment ? — Jete le jure : ah ! ça, quand je le veux.

— Mon ami, je te trouve un mortel bien heureux.

— Peste soit du bonheur ! il n'est que d'apparence,  
Et l'on y peut gagner beaucoup plus qu'on ne pense.

Note que très-souvent on ne la connaît pas ;

Mais ils savent sur tout se tirer d'embarras,

Et ne verraient jamais passer une fillette

Sans qu'elle ait son paquet tout comme une grisette.

— Aperçois-tu cette autre ? — Ah ! c'est un vrai trésor !

— Qu'on peut s'approprier au moyen d'un peu d'or.

Son vieux père voudrait la pourvoir à sa guise.  
Quand mon œil scrutateur observe cette mise,  
Je crois bien deviner l'horoscope à peu près,  
Et la pauvrete, hélas!...—Tu crois? — Je m'y connais.  
Elle pourra bientôt souffrir quelque avarie.  
— Pour y coopérer je suis de la partie.  
Mais comment nous y prendre? Une lettre, mon cher;  
Parlons de mariage, et le cœur est ouvert.  
— Diable! mais un moment, avec ton mariage;  
C'est par trop sérieux. — Non, quand l'objet est sage,  
Cela n'engage à rien; l'hymen a tant d'attraits!  
Eh! l'on promet toujours, on n'épouse jamais:  
Laissons de la vertu l'impossible utopie,  
Elle ne mène à rien qu'à la misanthropie.  
Est-ce un crime, après tout, que de déniaiser  
La fille d'un tourneur ou bien d'un menuisier?  
Elle ne faillit pas quand vraiment elle est sage.  
Ce mot est applaudi de tout l'aréopage.  
Chacun prend donc la plume, et compose un billet,  
L'un concis, l'autre long, tous sur le même objet;



On les lit en commun et celui dont le style  
Approche de l'auteur d'Héloïse et d'Émile  
De suite est mis au net, sans pourtant le soigner.  
On se demande après qui devra le signer.  
Chacun voudrait au bas poser sa signature :  
De son consentement nul ne voudrait s'exclure.  
Ils conviennent enfin, pour se mettre d'accord,  
Que cet amant sera désigné par le sort.  
Quand le sort a parlé, l'heureux signe la lettre,  
Et par un exprès sûr il la lui fait remettre.  
Je ne plaisante pas ; c'est ainsi de nos jours  
Que par nos ~~élégans~~ se traitent les amours.

D'un moment d'imprudence, ah ! redoute la suite,  
La fille qui répond est à moitié séduite ;  
Et l'amant que la veille elle avait désolé  
Par un refus écrit se trouve consolé.  
Au congé qu'il reçoit il tressaille, il respire ;  
Il le lit, le relit, même il se le fait lire ;  
Il divulgue à dessein cet important secret,

Et se fait un honneur de paraître indiscret,  
Un bonheur qu'on espère, on le porte à l'extrême.  
On lui dit qu'on le hait, il est certain qu'on l'aime;  
Il redouble de soins, de poursuites, d'ardeur;  
De cette lutte il sait qu'il sortira vainqueur.  
En effet, pourquoi donc une correspondance  
Avec l'homme qu'on voit avec indifférence?

C'est ainsi que faillit mainte et mainte beauté,  
Qui, sans cette imprudence, eût toujours résisté;  
Mais la jeunesse est faible et facile à séduire,  
Elle accueille aisément tout ce qui peut lui nuire;  
Elle rêve trésors, jouissance, bonheur,  
Et court aveuglément au-devant du malheur.  
Ce vieux mot est rayé de son vocabulaire,  
Il lui semble apocryphe et presque imaginaire.

Chacun comme il l'entend compose son plaisir;  
Jouir n'est pas aimer, aimer n'est pas jouir.  
Je ne puis t'expliquer leur stricte différence,

Cela ne s'apprend bien que par l'expérience ;  
Chacun s'en croit pourvu : quand on se trompe, hélas !  
Il en peut arriver de tristes résultats :  
Ce malheur est commun ; par lui la jeune fille  
Se plonge dans le deuil, ainsi que sa famille,  
Et reconnaît, trop tard pour son sensible cœur,  
Que le plaisir des sens ne fait pas le bonheur.  
Vois Joséphine, Annette, Arthémise, Cécile !  
Je pourrais aisément, Esther, t'en citer mille,  
Qui toutes tour à tour ont eu leurs séducteurs,  
Qui de tous leurs chagrins sont les premiers auteurs.  
Je pourrais bien t'offrir de plus vives images,  
Mais je choquerais trop, mon Esther, les usages ;  
D'ailleurs de t'affliger je n'ai pas le projet,  
On sait toujours trop tôt un douloureux secret.

FIN DU PREMIER CHANT.

# ESTHER.

## Chant Senxième.



« Tu fus nommée Esther long-temps avant de naître,  
» Et je te chérissais avant de te connaître. »

### CHANT II.

Pour que tu ne sois pas trompée à l'improviste,  
Je vais t'entretenir sur un texte assez triste;  
Si de te garantir je n'ai pas le pouvoir,  
J'ai la conviction de remplir mon devoir.

Il en était jadis comme au siècle où nous sommes,  
Et c'est peu que la femme ait à craindre les hommes,

Qu'ici je ne veux pas certes justifier,  
De son sexe elle doit encor se défier.  
C'est un pénible aveu; mais je dois te le dire,  
Entre tant d'ennemis, la femme est bien le pire.

Un jeune homme fougueux cède à ses passions,  
Et commet quelquefois de viles actions.  
Mais quand, mûri par l'âge et par l'expérience,  
Du monde à ses dépens il a pris connaissance,  
Qu'il voit décidément qu'il n'est point de bonheur  
Pour l'homme s'il n'est pas en paix avec son cœur,  
Sur lui-même il acquiert un empire, une force,  
Si bien qu'avec le vice il fait un prompt divorce.  
Il fait choix d'un état, s'y livre avec ardeur,  
Aux plaisirs vains, bruyans, ferme à jamais son cœur;  
D'un bonheur pur il rêve, il conçoit l'espérance,  
Rougit aux seuls pensers de mainte connaissance;  
De remplir ses devoirs il devient si jaloux  
Qu'il est bon citoyen, bon père, bon époux.  
Son cœur ne brûle plus que des plus pures flammes!

Mais ces conversions sont rares chez les femmes.  
Oui, l'on voit rarement la femme s'amender,  
Il est facile en mal de la persuader.  
Mais à l'égard du bien, Dieu ! quelle différence !  
S'il n'a pas dans son cœur germé dès son enfance,  
Si l'exemple surtout et l'éducation  
Ne l'ont mise à l'abri de la séduction,  
Si la fainéantise et la coquetterie  
Sont les deux seuls objets de son idolâtrie,  
Ah ! pour lors, les parens grondent, prêchent en vain,  
On détruit avec peine un dangereux levain.  
Qu'une mère est blâmable, en son imprévoyance,  
Quand pour sa fille elle a trop de condescendance !  
Autour d'elle elle entend répéter tous les jours  
Qu'elle sera charmante à l'âge des amours.  
Elle entend chuchoter, au concert, au spectacle,  
Que c'est un vrai trésor, une perle, un miracle,  
Qu'elle grandit sans cesse en esprit, en beauté ;  
On l'enivre d'encens jusqu'à satiété.  
A tous ces vains discours elle prête l'oreille,

La petite se croit une grande merveille ;  
Plus tard , le possesseur de cette déité  
Doit ployer en tout point sous son autorité.  
S'il vient à s'opposer à son moindre caprice ,  
C'est une tyrannie , une affreuse injustice ,  
On n'y peut plus tenir : ses amis , ses parens ,  
De toutes ses vertus se porteront garans .  
Sitôt qu'un séducteur à la langue dorée  
S'en vient conter fleurette à cette mijaurée ,  
S'il obtient par astuce un secret rendez-vous ,  
S'il fait briller son or , quelques riches bijoux ,  
Ma fille , c'en est fait , cette vertu chancelle ,  
Et regarde l'honneur comme une bagatelle .  
Mais ce premier amant la délaisse bientôt :  
Il faut pourtant jouer la femme comme il faut .  
Dès lors , pour subvenir à son luxe effroyable ,  
Elle compte pour rien l'homme le plus aimable .  
Son cœur banal se donne au plus enchérisseur ,  
Qui toujours d'un plus riche est le prédécesseur .  
Toujours au plus offrant elle livre son ame ,

Et croit encor passer pour une honnête femme.  
Mais bientôt ses attraits sont flétris sans retour ;  
Pour avoir des amans elle en quête à son tour.  
C'est ainsi que finit la femme entretenue,  
Qui vers ses quarante ans se montre presque nue :  
La paresse a si bien paralysé ses doigts,  
Qu'elle se voit contrainte à d'ignobles emplois,  
Si, pour comble de honte, il ne lui prend envie  
D'être au premier venu pour soutenir sa vie.

On gémirait en vain sur cet affreux malheur.  
Quand le sexe a franchi les bornes de l'honneur,  
Il est rare, bien rare, hélas ! qu'il rétrograde ;  
De la licence même il fait souvent parade ;  
N'apportant aucun frein à son égarement.  
Jouer, toujours jouer, voilà son élément ;  
Et pour comble de maux, il met sa jouissance  
Quelquefois à corrompre, à perdre l'innocence.  
Ses discours captieux ont un ton de vertu,  
On croirait voir le vice à ses pieds abattu.



Rougissant dans son ame, une femme est honteuse  
Et jalouse de voir une autre vertueuse.  
L'aspect de la vertu pour elle est un tourment;  
Pour la perdre elle épie avec soin le moment.  
Esther, le croiras-tu ? ces femmes détestables  
Pensent qu'en augmentant le nombre des coupables,  
Qu'en démontrant ainsi la faiblesse des cœurs,  
On leur pardonnera leurs funestes erreurs.  
Du vice elles se font une coupable étude ;  
La femme qui le veut joue aisément la prude ;  
La femme corrompue est un affreux serpent  
Dont l'infernal venin sans cesse se répand.  
Elle prend à son gré mille métamorphoses,  
Au crime vous conduit par des sentiers de roses ;  
Mais au bout du chemin un précipice affreux,  
Qu'on ne peut éviter, se présente à vos yeux.  
Semblable aux feux follets enfans d'un marécage,  
Quand sa victime tombe, elle sourit de rage.

Par celle qui vous perd on est souvent honni.

Ainsi peut-être eût fait la vieille Bugzoni :

Tu sais qu'elle voulait te conduire au spectacle;

A ses louches desseins nous sûmes mettre obstacle.

Je connais de ces gens l'art vraiment infernal :

Il se serait offert un concert, puis un bal,

Puis un panorama, puis un petit voyage

(Ces gens ont des amis à la ville, au village);

On eût trouvé partout le même individu,

Prévenant, plein d'égards, à tes pas assidu ;

On t'eût fait remarquer son extrême constance,

Et puis d'un riche hymen entrevoir l'espérance.

Rustres et policés, le sot et le savant

Mettent en pareil cas l'hyménée en avant.

Un jeune cœur bondît au mot de mariage :

Ah ! si c'est une erreur, elle est bien de ton âge.

Notre homme eût redoublé de soins, d'attentions,

Plus tard il aurait fait ses propositions,

Si bien que de toi-même on t'eût ravi l'estime,

Bref, on t'eût entraînée à jamais dans l'abîme.

En vain dix fois au moins elle sut insister,

Heureusement pour toi, nous sûmes résister.

Mais si la débauchée est ainsi dangereuse,  
Le danger s'offre encor près de la vertueuse.  
Et bien que cependant il soit loin d'être égal,  
Même avec la sagesse on peut se guider mal;  
On peut être très-sage et fort mal élevée,  
Et la sagesse enfin doit être cultivée.  
Quand on manque d'esprit, on se trompe aisément,  
L'esprit à la vertu sert d'embellissement.  
Sans un jugement sain, non, la simple nature  
Ne saurait indiquer la route la plus sûre.

Dans les temps où le vice est à l'ordre du jour,  
Où le libertinage a remplacé l'amour,  
Qu'aux mœurs, à la raison bien des gens font outrage,  
On n'est pas obligé de se rendre à l'usage;  
Je puis dire, et je crains très-peu de m'abuser,  
Qu'on peut avec honneur se singulariser,  
Que l'homme probe, honnête, est toujours respectable,

Même estimé de ceux qui le disent blâmable,  
Et que la femme sage est une déité  
Qui ressemble beaucoup à la divinité.  
Elle eut droit en tout temps aux hommages des hommes,  
Son culte est négligé dans le siècle où nous sommes.  
L'erreur est passagère, et l'on a vu toujours  
Aux plus forts ouragans succéder de beaux jours ;  
C'est une vérité que je crois sans réplique :  
Sur le culte des dieux et sur la politique,  
Sur les mœurs, la vertu, pour être bien d'accord,  
On a fait en tout temps maint inutile effort.  
Jamais ces questions ne sont bien résolues ;  
Mais au temps où les mœurs sont le plus dissolues,  
Au temps même où le crime exerce ses fureurs,  
La vertu trouve encor de vaillans défenseurs :  
En mainte occasion Rome en donna l'exemple ;  
Chaque vertu chez elle avait, dit-on, son temple.  
Sous le régime affreux des sanglans décemvirs,  
Les citoyens poussaient d'inutiles soupirs ;  
Ces monstres gouvernaient au gré de leurs caprices,

Et du peuple exigeaient les plus durs sacrifices,  
L'écrasait sous le poids des charges, des impôts;  
La liberté, l'honneur n'étaient que de vains mots;  
Des lois à leur profit ils étendaient le texte :  
Pour secouer leur joug il fallait un prétexte ;  
Virginus l'effrit, il était plébéien ;  
Rome le compte encor pour un grand citoyen.

Appius pour esclave en s'adjuvant sa fille,  
Allait couvrir d'opprobre et flétrir sa famille ;  
Lui, sans se consumer en stériles regrets,  
Conçoit au même instant le plus noir des projets.  
Avec l'intention de lui ravir la vie,  
Il demande à parler encore à Virginie ;  
Pour mieux exécuter son projet infernal,  
Il l'emmène non loin de l'affreux tribunal.

« Ma fille, lui dit-il, un cruel sacrifice  
» Peut tromper Appius ainsi que son complice ;  
» Ce sacrifice est grand, il répugne à mon cœur ;  
» Mais il est infallible et nous sauve l'honneur.

» — Quel qu'il soit, *Virginie* est digne de le faire,  
 » Et jure par le *Styx* d'obéir à son père.  
 » — C'en est donc fait, dit-il : va dans le sein des Dieux,  
 » Vierge et pure, rejoindre à jamais tes aïeux.»

A ces mots, il l'embrasse et consomme son crime,  
 D'un homicide acier il frappe sa victime :  
 Elle tombe mourante, et son dernier soupir  
 Est le signal de mort de l'affreux déceuvr.

De ce tigre inhumain on vante le courage :  
 Son héroïsme, à moi, me paraît une rage.  
 Dans le sein de sa fille enfoncer le couteau ?  
 Ah ! peut-on de soi-même être ainsi le bourreau ?  
 Si par cet acte atroce il sauva sa patrie,  
 Sa mémoire, à jamais honorée et flétrie,  
 Fait frissonner d'horreur et de compassion,  
 Commande le respect et l'indignation !  
 Ah ! loin de consigner un tel fait dans l'histoire,  
 Que n'a-t-on pu, ma fille, en perdre la mémoire !  
 Mais détournons les yeux de ce hideux tableau,  
 Esther, reportons-les sur un sujet plus beau.

J'aime de Claudia l'histoire fabuleuse :

Fausse, elle est consolante autant qu'ingénieuse.

Les Romains effrayés par d'immenses grélons,

Qui du cultivateur dévastaient les sillons,

Pour Rome y crurent voir de sinistres présages :

Le sénat, pour régner, se pliant aux usages,

Fit consulter l'oracle ; en tout temps consulté,

Un oracle s'explique avec obscurité.

Cette fois il prédit que , pour sauver l'empire,

Il ne reconnaissait qu'un remède à prescrire,

Et que tous les malheurs cesseraient en ces lieux

Par la possession de la mère des Dieux.

Cette Cybèle était un bloc de pierre énorme

Grossièrement sculpté, sans dessin et sans forme.

La vénération produite par la peur

Double la confiance en cimentant l'erreur ;

Ce peuple de guerriers, de héros, de grands hommes,

Était sot tout autant qu'aujourd'hui nous le sommes,

Par superstition plus que par piété,

Voyait dans une pierre une divinité.  
Enfin ou députa vers le roi de Pergame  
Le sage Scipion pour demander la dame.  
Pour porter dignement ce précieux fardeau,  
Rome équipe à grands frais un superbe vaisseau.  
Scipion eut l'honneur de composer sa suite  
De ce que Rome alors pouvait offrir d'élite :  
Dames de haut parage, illustres citoyens,  
Vestales, sénateurs, et quelques plébéiens.

Par sentiment pieux Claudia s'était jointe  
Aux dames qui de Rome avaient franchi l'enceinte.  
Sans trop bien s'expliquer sur leur suspicion,  
Elles s'entredisaient : Elle suit Scipion.  
Claudia n'était pas de ces vertus sévères,  
Rigides en public, en secret très-légères.  
Eh ! que ne dit-on pas d'une jeune beauté  
Unissant franchement la grâce à la gaité ?  
La vertu méprisée est vraiment malheureuse.  
Celle de Claudia passait pour très-douteuse ;



Mais elle sut saisir, en cette occasion ,  
L'instant de rétablir sa réputation.  
Cybèle ne fit voir aucune antipathie  
Jusqu'au jour où l'on dut quitter le port d'Ostie.  
Mais dès lors qu'il fallut s'éloigner de ce port ,  
Une invisible main la retenait au bord.  
Les Romains gémissaient de ce fâcheux obstacle ,  
Les Ostiens charmés croyaient voir un miracle ,  
Et pensaient fermement que la mère des dieux  
Ne consentirait pas à se séparer d'eux.  
Les deux peuples tirant de différens augures ,  
Des sentimens divers animaient les figures.  
Les Romains consternés priaient les matelots ;  
De cent rames ceux-ci frappaient en vain les flots :  
On menace, on supplie, on flatte, on récompense.  
Au milieu du tumulte une femme s'avance :  
D'un geste elle suspend l'exaspération ;  
Puis elle adresse aux dieux cette allocution :  
  
« Dieux immortels ! en vous je mets ma confiance ,

- » Un injuste soupçon et m'afflige et m'offense.  
» Si tu me le permets, puissant maître des Dieux,  
» Mon innocence ici va luire à tous les yeux.  
» O divin Jupiter ! accorde-moi la force  
» Pour traîner ce vaisseau comme une frêle écorce ;  
» Ce fragile lien peut l'arracher du port.  
» Jupiter, avec toi le faible devient fort :  
» Doubter de ton pouvoir serait te faire injure. »

Elle dit , à la nef attache sa ceinture.

Amant du merveilleux , avide de nouveau ,  
Le peuple croit la voir entraîner le vaisseau.

Chacun attend l'issue avec impatience :

Dans tous les yeux brillait la crainte ou l'espérance.

Les dames souriaient, et prenaient pour fierté

Ce qui , chez Claudia , n'était que piété.

Tandis qu'elle achevait en secret sa prière ,

Le vaisseau qui portait cette divine pierre

Demeurait immobile : il ne paraissait pas

Que Claudia jamais pût l'avancer d'un pas.

Depuis l'aube du jour on s'était mis à l'œuvre ,

On avait épuisé mainte et mainte manœuvre ;  
Cent rameurs de ce lieu n'avaient pu l'arracher ,  
Seule, avec sa ceinture elle le fit marcher !  
Le vaisseau triomphant entre enfin dans le Tibre  
Aux acclamations de ce grand peuple libre.  
Chacun à Claudia croit devoir son bonheur,  
Son respect pour les dieux rétablit son honneur.

Telle est de la vertu la force irrésistible ,  
Que seule contre tous elle reste invincible ,  
Et que, même parmi ses ardents oppresseurs,  
Elle peut rencontrer de vaillans défenseurs :  
En la persécutant, souvent on voit le vice  
Contraint de l'admirer, de lui rendre justice.  
Il n'est peut-être pas un être vicieux  
Qui ne voulût pouvoir devenir vertueux ;  
Mais de se corriger aucun d'eux n'a la force ;  
Quand avec la vertu, mon enfant, on divorce ,  
On court aveuglément de plaisir en plaisir,  
Sans songer au passé ni même à l'avenir ;

Mais cet avenir vient, et, s'il se fait attendre,  
D'échapper à sa loi nul ne saurait prétendre.  
Quel mortel au passé n'adresse ses regrets ?  
L'infatigable Temps ne s'arrête jamais !  
De s'amender trop tard bien des gens ont envie ;  
Mais, qui peut remonter le fleuve de la vie ?  
Ce fleuve impétueux court, fuit avec fracas,  
Et s'engouffre à jamais dans la mer du trépas !  
Près de l'éternité cette vie est une ombre !...  
Mais laissons là ce texte, il est vraiment trop sombre.  
Quand j'envisage, hélas ! ce maussade univers,  
J'y vois mille sujets pour attrister mes vers.  
Il en est un plus doux qui s'offre à ma mémoire,  
Et je veux en mes vers crayonner ton histoire.  
Cette histoire me plaît ; j'avoue ingénument  
Qu'elle fait mon bonheur ainsi que mon tourment.

Quand on est jeune, on a très-peu d'expérience,  
Et d'un bonheur parfait on conçoit l'espérance.  
Tant qu'on ne le possède, on n'a pas de répit.

Au bout d'un an d'hymen ton frère nous naquit.  
Or j'étais remplacé ; pour remplacer ta mère  
J'importunai le ciel d'une ardente prière.  
Je voulais une fille, ou, pour m'expliquer mieux,  
Ah ! nous la désirions ardemment tous les deux.  
Mais un désir n'est rien, il est même inutile ;  
Pendant plus de dix ans ta mère fut stérile.  
De mes premiers souhaits je n'osais départir.  
Des symptômes enfin vinrent nous avertir  
Qu'un enfant nous naîtrait : du comble de la joie  
A celui des chagrins je fus bientôt en proie.  
Je vis ta mère, hélas ! aux portes du tombeau ;  
Je voyais de ses jours s'éteindre le flambeau ;  
Je regrettais un vœu peut-être téméraire ;  
Mais tu naquis enfin, je conservai ta mère.  
Tu juges, mon enfant, en ce jour solennel,  
Combien s'accrut encor mon amour paternel.  
Tu fus nommée Esther long-temps avant de naître,  
Et je te chérissais avant de te connaître.

Mais sais-tu d'où me vient la prédilection

Que j'eus de tous les temps, mon Esther, pour ton nom ?  
Je songe avec plaisir à sa noble origine.  
Je l'acquis en lisant notre divin Racine !  
Tu sais qu'il l'illustra par des vers immortels ;  
Que l'encens à jamais brûle sur ses autels !  
C'est en vain, de nos jours, que plus d'un romantique ,  
En prose, en pauvres vers, le traite de gothique ,  
Ah ! dans quatre mille ans sa *Phèdre* et ses *Plaideurs*  
De peine et de plaisir feront verser des pleurs..  
Eh ! qui n'admira cet étonnant génie  
Qui créa *Mithridate* ainsi qu'*Iphigénie* ?  
Qui, sans vouloir se peindre, a dit avec candeur :  
LE JOUR N'EST PAS PLUS PUR QUE LE FOND DE MON CŒUR ?  
Ah ! ce vers admirable a mieux peint ce grand homme  
Que tous les beaux discours d'orateurs qu'on renomme.  
La gloire de Racine établie à jamais  
Doit servir de fanal aux tragiques français !  
  
Maintenant tu sais bien pourquoi tu m'es si chère,  
Tu faillis de coûter l'existence à ta mère.

Et tu sauras plus tard qu'on chérit ses enfans  
D'autant plus qu'ils nous ont ca sé plus de tourmens.  
Que vous nous en avez causé dans votre enfance,  
Sans parler de tous ceux de votre adolescence !  
Quand de vous posséder nous nous trouvions heureux,  
Nous crûmes un instant vous perdre tous les deux.  
A la nôtre il n'était nulle douleur égale ;  
Je la ressens encore à dix ans d'intervalle.  
Nous te vîmes, ma fille, à la mort tout un mois ;  
Hélas ! nous attendions tous les jours ton trépas,  
Contre notre naufrage il n'était pas de rade.  
Ton frère, en te veillant, tomba bientôt malade ;  
Nous tremblâmes alors pour les jours de tous deux.  
Ah ! nous avons passé des jours bien malheureux !  
Dieux ! qu'ils seront long-temps présens à ma mémoire !  
Quand vous fûtes sauvés, je ne pouvais y croire.  
Eh bien ! ma chère enfant, j'affirme sur l'honneur  
Que ces chagrins passés ajoutent au bonheur.  
Aux maux désespérés quand il s'offre un remède,  
Oh ! comme on sent le prix de ce que l'on possède !

Je me rappelle encor le touchant intérêt  
Que chaque jour pour vous le public m'exprimait.  
Le matin, du logis dès que j'ouvrais la porte,  
De voisins, de cliens, l'intéressante escorte  
M'abordait tristement, sans proférer un mot.  
« J'espère encor, disais-je. — Ah ! tant mieux là tantôt. »  
Le bon docteur Pavet accourait dès l'aurore,  
Cinq ou six fois le jour, le soir, bien tard encore,  
Du mal avec ardeur combattait les progrès,  
Et n'osait cependant nous flatter d'un succès ;  
Ses soins officieux n'avaient pas de limites.  
Je n'avais pas le temps de compter ses visites !  
Eh ! pourquoi les compter ? il ne les comptait pas,  
Il voulait seulement vous sauver du trépas ;  
Il savait consoler, encourager ta mère ;  
Il partageait nos maux : c'est tout simple, il est père.  
Et le bon Michelin, qui, du fond du Marais,  
Chaque jour pour vous voir accourait tout exprès !  
Mon frère, Lefébure, et la maman Saint-Pierre,  
Qui tous les jours pour vous faisait mainte prière !



Le bon monsieur Greiller , Poisson , Milbert , Régnard ,  
La famille Christon , la famille Renouard t  
Que tout parent , ami , que toute connaissance ,  
Reçoive le tribut de ma reconnaissance ,  
Elle est presque muette , et la presse jamais  
Ne viendra révéler ces consolans secrets.  
J'oublie encor des noms qui fuient à ma mémoire ;  
Mais vous fûtes sauvés , c'est le beau de l'histoire.

Ainsi , ma chère Esther , l'homme atteint ses vieux ans ,  
De soucis en chagrins , de chagrins en tourmens.  
Heureux celui qui croit que , dans une autre vie ,  
D'ineffables plaisirs l'ame sera ravie :  
Il goûte par avance un bien si précieux ;  
Misérable en ce monde en songe , il est heureux.

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

# ESTHER.

## Chant Troisième.

« Aujourd'hui l'homme instruit veut trouver en sa femme  
» Un être qui l'entende et réponde à son ame. »

CHANT III.



La morale est prolix et sèche d'elle-même :  
Je projetais cent vers, je compose un poème.  
Puisses-tu, mon Esther, le trouver de ton goût !  
Quel qu'il soit, je suis loin, bien loin d'avoir dit tout.

La fille connaît bien les devoirs d'une fille ;  
Mais elle ignore ceux de mère de famille,

Et de ces saints devoirs ignorés, méconnus,  
Les plus cuisans chagrins sont souvent advenus.  
Je voudrais t'épargner bien des peines amères :  
Je t'ai tracé, ma fille, en mes rimes légères,  
Les dangers imminens que court une beauté  
Aussitôt qu'elle atteint l'âge de puberté.  
Pourtant j'en ai passé quelques-uns sous silence,  
Tant par intention que par inadvertance,  
Et je ne voudrais pas, à ce point, t'effrayer  
Qu'avec qui que ce soit tu ne veuilles frayer,  
J'aurais plutôt au feu condamné mon ouvrage.  
On l'a dit mille fois, la vie est un voyage :  
Si d'imminens écueils en bordent les chemins,  
Dont s'épouvantent trop les timides humains,  
Doit-on fermer les yeux quand il s'offre un beau site ?  
Vivons donc dans le monde, et non pas en ermite.  
Laissons le misanthrope et l'esprit de travers  
Gémir sur tous les matx du fragile univers :  
Pour nous, plus sages qu'eux, jouissons de la vie,  
Sans désirer du bien au point de faire envie.

Au simple nécessaire, ah ! bornons tous nos vœux ,  
C'est l'unique moyen de s'estimer heureux .  
Laissons au gré des flots voguer notre pirogue .

Je n'ai pas prétendu faire le pédagogue ,  
Quand je t'ai signalé tant de honteux excès ;  
Irais-je au genre humain intenter un procès ?  
Laissons des jeunes gens l'engeance toute entière ;  
Qui pourrait de ce texte épuiser la matière ?  
Me préserve le ciel d'y consacrer mes chants !  
Or, en faveur des bons, pardonnons aux méchants .  
Chacun trouve en son cœur la peine de son crime :  
Pour premier châtiment, il perd sa propre-estime ,  
Il la perd pour jamais, et des remords cuisans  
Le poursuivent, hélas ! jusque dans ses vieux ans .  
Au jour de son trépas, il les retrouve encore  
Le monde en vain l'absout, et lui-même s'abhorre .

Bien qu'aux hommes on ait beaucoup à reprocher ,  
Les sexes cependant doivent se rapprocher ;

Pour les perpétuer Dieu fit le mariage ,  
Et chacun tour à tour dans ce lien s'engage.  
Quand, interprétant mal notre religion,  
Ou par fainéantise, ou par contagion ,  
On voue au célibat une vie inutile,  
Envers le Créateur c'est se montrer hostile.  
Tout, lui-même, il l'a dit, doit se multiplier.  
À ses divins décrets il faut donc se plier.  
Or les sexes humains, encor plus que la brute ,  
Doivent bien se garder de s'y montrer en butte.  
L'un pour l'autre ils sont faits, je n'ai pas le dessein  
De bannir la tendresse à jamais de ton sein ;  
Mais je voudrais guider ta jeune expérience ,  
Qui, pour faire un bon choix, est encor dans l'enfance.  
Je voudrais, moi vivant, assurer ton bonheur !  
Ah ! puisse-je ne pas embrasser une erreur !

Tu le vois, mon Esther, du joug de l'hyménée  
Il faudra tôt ou tard subir la destinée.  
Vers ce grand avenir je porte tous mes vœux :

Que le ciel y préside, et qu'il puisse être heureux !  
Qu'il se termine ou non au gré de notre envie,  
C'est un acte important du drame de la vie :  
Souvent on y procède avec légèreté,  
Il cause bien des maux dans la société.

L'époux que tu prendras, d'abord, devra te plaire.  
Ne va pas t'enflammer cependant la première ;  
Une femme jamais n'a le droit de choisir ,  
A peine elle a celui de former un désir ;  
Mais tu peux refuser jusqu'à ce que ton ame  
Te désigne un objet fait pour fixer ta flamme ;  
Des vertus, un cœur droit, des talens, rien de plus ,  
Compte pour presque rien la quantité d'écus.  
Ne t'imagines pas que le fils d'un notaire,  
D'un gros négociant, d'un grand propriétaire ,  
S'amourache de toi jusques à t'épouser :  
S'il s'en présentait un, il voudrait t'abuser.  
La richesse toujours recherche les richesses.  
Ne te confie en rien dans de belles promesses ;

Ces gens, pour la plupart, sont faux et corrupteurs ;  
Ils feignent la vertu, le vice est dans leurs cœurs.  
Ils cachent quelquefois une louche origine ;  
L'homme riche est souvent fils d'une Messaline,  
Et, si de l'impudeur il a sucé le lait,  
Comme elle, il peut marcher de forfait en forfait.  
Pour lui c'est un plaisir de perdre l'innocence ;  
Il cultive avec soin cette affreuse science.  
L'or aplanit pour lui chaque difficulté ;  
Ce riche est le fléau de la société :  
S'il joint à la fortune une noble origine,  
Qu'il soit vain, impudent, dès lors il s'imagine  
Qu'avec les parchemins de ses nobles aïeux  
Il peut se dispenser d'être noble comme eux.

Il faut très-peu chercher à sortir de sa sphère ;  
Tel qui veut s'élever au dessus de son père ,  
Y parvient quelquefois : c'est loin d'être un bonheur,  
Car c'est presque toujours aux dépens de l'honneur.  
Je sais bien, mon enfant, je sais que ta pensée

Vers ce but trop commun ne fut jamais poussée,  
Que tu ne voudrais pas renier tes parens.  
Pour te voir élevée un jour aux plus hauts rangs ;  
Que, pressentant n'avoir jamais grand héritage,  
Ton avenir repose en tout sur ton ouvrage ;  
Qu'enfin tu prises plus ma noble pauvreté  
Que des trésors acquis par la duplicité.  
Voilà, ma chère enfant, ce qui me tranquillise.  
Ma confiance, Esther, t'est pleinement acquise.  
Et si, dans ce poème enfant de mes loisirs,  
De l'hymen je peins plus les maux que les plaisirs,  
C'est pour te bien prouver les brillans avantages  
Qu'obtiennent deux époux unis autant que sages,  
Que ce fantôme vain que l'on nomme bonheur,  
Que sans cesse on poursuit, réside en notre cœur.  
Le chercher autre part, ce n'est qu'une méprise :  
L'homme, quand il le veut, l'enchaîne, le maîtrise ;  
Qu'il soit dans l'opulence ou dans la pauvreté,  
Ce fantôme lui semble une réalité ;  
De mensonges rians, au gré de son envie,




Il le berce et le guide au terme de la vie.

Admettons, mon Esther, qu'au gré de tous nos vœux  
Tu contractes un jour un hymen très-heureux ;  
Qu'intelligent, actif et bon par caractère,  
Ton époux en tout temps ne cherche qu'à te plaire :  
C'est peu que d'avoir su contracter un hymen,  
S'il ne doit de la vie embellir le chemin.  
Songe, ma chère enfant, que dans un bon ménage,  
Peines, plaisirs, chagrins, bonheur, tout se partage,  
Nul secret où tous deux ne soient initiés,  
Car l'épouse et l'époux sont deux associés.  
Si l'hymen est un joug, c'est un joug salubre,  
Sans lui, l'homme serait isolé sur la terre ;  
Je dis l'homme, et je veux dire aussi sa moitié.  
Ils doivent être unis tous deux par l'amitié,  
Par les doux sentimens qui s'épanchent de l'ame.  
C'est l'épouse surtout qui nourrit cette flamme,  
Qui, venant à périr, les rendrait malheureux,  
Et qui ne doit jamais s'éteindre qu'avec eux.  
C'est la femme qui fait ou défait le ménage :

On répète toujours cette erreur d'âge en âge ;  
Mais il faut être juste, et je crois fermement  
Qu'on y doit concourir tous deux également.  
L'amour et l'amitié, l'égale confiance,  
Aménité, douceur, tendre abandon, constance.  
Voilà sur quoi se fonde un durable lien ;  
On y peut arriver dès lors qu'on s'entend bien.

Ne crois pas, mon enfant, que, vertueuse et sage,  
Une femme ait toujours du bon temps en partage.  
Aux beaux jours de l'hymen on est au dernier ciel ;  
On est trois mois, dit-on, dans la lune de miel :  
Mais c'est le maximum ; au bout d'une semaine,  
Quelquefois à l'amour vient succéder la haine.  
Était-ce de l'amour ? c'était la passion  
Qui s'éteint promptement par la possession ;  
C'était le vif désir de devenir ses maîtres,  
De secouer le joug de vieux parens, d'ancêtres,  
Trop souvent par dépit contre un objet ingrat,  
Pour se fixer un sort, se créer un état.

Quand il n'en est plus temps, on aperçoit l'abîme.  
Mais lorsqu'une union se fonde sur l'estime,  
Lorsque de bonne foi chacun veut concourir  
Au vrai bonheur de l'autre et soi-même en jouir;  
Qu'on s'est bien pénétré des devoirs réciproques,  
Pour finir, le bonheur ne connaît plus d'époques,  
Et, plus tard, l'amitié succédant à l'amour,  
Embellit notre sort, le fixe sans retour.  
Ce ne sont plus alors ces transports, cette flamme,  
Tous ces riens importants qui ravissaient notre ame;  
On goûte en son automne un tranquille bonheur,  
Qui ne tient rien des sens, donne et doit tout au cœur.  
Dans un âge avancé l'ame est encor ravie...

Mais avant d'arriver à l'hiver de la vie,  
Que de chagrins amers viennent la traverser !  
D'avance, sans les craindre, il faut donc y penser.   
Il faut, sans se créer de factices alarmes,  
Contre l'adversité se préparer des armes.  
Ces armes, c'est surtout la résignation,

Que l'on acquiert toujours par la réflexion.  
Accoutumons-nous donc aux chagrins de la vie :  
D'une peine souvent une peine est suivie ;  
Mais ce serait tomber dans une étrange erreur  
De croire qu'un malheur naît d'un autre malheur ;  
Le ciel ne poursuit pas ainsi l'humaine espèce.  
Le penser, ce serait une insigne faiblesse.  
Tout ce qu'il nous octroie, il nous faut l'accepter,  
Et contre ses décrets ne point nous révolter.  
Je le sais, c'est parfois une bien rude tâche.  
Le malheur est poltron s'il accable le lâche,  
L'être pusillanime ou le simple peureux ;  
Il n'ose s'attaquer à l'homme courageux :  
On dirait qu'il a peur de qui le voit en face ;  
C'est un préservatif que je crois efficace.  
Il ne faut même pas paraître embarrassé,  
Car celui qui le craint est bientôt terrassé.  
Mais l'homme courageux à lui seul en vaut quatre  
Jamais par le malheur il ne se laisse abattre ;  
Mon enfant, on le voit bien rarement atteint,

Et, s'il ne le maîtrise, il nargue le destin.

Chacun voudrait en vain garder son caractère,  
Et l'on doit s'appréter tous deux à le refaire.  
De deux, qui quelquefois sont bons également,  
Il en faut faire un seul, un seul absolument.  
Un rien peut amener de très-vives querelles ;  
Dans les commencemens ce sont des bagatelles.  
Un point dans l'horizon vient souvent obscurcir  
Un jour que le soleil devait seul embellir :  
De même en un ménage une parole amère  
Amène quelquefois une intestine guerre.  
Cependant l'homme vif est rarement méchant,  
Ce n'est qu'une bourrasque, il revient à l'instant.  
Entre les deux époux l'amour se porte arbitre :  
A la prééminence aucun d'eux n'a de titre,  
Chacun à son conjoint fait ses objections,  
L'un et l'autre on se fait quelques concessions :  
L'époux est prévenant, l'épouse douce et tendre ;  
Puis en définitive on parvient à s'entendre.  
Mais si chacun prétend l'emporter tout d'abord,

**Ma fille, on ne saurait jamais être d'accord.**

**Si tu veux conserver un raisonnable empire,**

**Ne dis jamais *je veux*, dis plutôt *je désire*.**

**Ce mot est bien plus doux ; par lui précisément**

**On obtient ce qu'on veut bien plus facilement.**

**Ce n'était pas jadis pour occuper son ame**

**Que le plus souvent l'homme à trente ans prenait femme ;**

**Mais c'était pour transmettre un nom à des enfans**

**Et pour ne pas laisser son bien à des parens.**

**C'était autant encor pour prendre ménagère**

**Qui fût en même temps et femme et cuisinière.**

**A ces charges souvent son emploi finissait ;**

**Ce genre d'union avait bien peu d'attrait.**

**Aujourd'hui l'homme instruit veut trouver dans sa femme**

**Un être qui l'entende et réponde à son ame,**

**Avec lequel il vive en toute intimité,**

**Et qui lui fasse honneur dans la société.**

**Esther, l'homme a compris qu'il lui faut une amie,**

**Et la femme en ses droits enfin est affermie ;**

Mais si l'homme est plus juste et surtout plus humain,  
Il veut de cette vie embellir le chemin.  
Il veut que l'être auquel il joint son existence  
Lui soit dans le besoin une autre providence ;  
Que, comprenant en tout sa noble mission,  
Il l'aide à supporter le poids de sa maison.  
Tous deux ont des devoirs distincts, invariables,  
Et les droits de chacun sont inaliénables.

La nature a marqué par d'immuables lois  
Aux époux respectifs leurs devoirs et leurs droits ;  
Mais on sait les étendre ainsi que les restreindre,  
Et c'est là ce qui rend le genre humain à plaindre.

La femme, on le conçoit, de toute éternité  
S'acquitte et peut suffire à la maternité.  
Des races à venir elle porte le germe.  
Chacun naît, vit, végète et meurt juste à son terme,  
Renouvelant ainsi les générations.  
Pour adoucir son sort par mille attentions,

L'homme en elle doit voir la moitié de lui-même,  
Et pour lui ce devoir est bien doux quand il l'aime.  
Mais, jaloux d'augmenter de légitimes droits,  
L'homme à son seul profit a rédigé des lois.  
Il tenterait en vain de les rendre immuables,  
Ah ! ces lois, comme lui, sont toutes variables.  
Ces caractères faux d'immuabilité  
Révèlent à mes yeux son incapacité.  
Pour ne pas s'égarer, la route la plus sûre,  
C'est de suivre les lois de la simple nature.

Si peu qu'on soit instruit, on croit l'être beaucoup,  
Tel se croit très-savant qui ne l'est pas du tout.  
Un mari devrait l'être un peu plus que sa femme ;  
Il est de la maison en quelque sorte l'ame :  
Sur lui pèsent travail, responsabilité ;  
Seul il est maître aux yeux de la société.  
De ses dons la nature est quelquefois avare :  
C'est ainsi qu'il arrive, et cela n'est pas rare,  
Qu'un homme très-actif, excellent ouvrier,

6.



Savant dans son état, n'est bon qu'à travailler.  
Pour tenir un registre ou la moindre recette,  
Bien loin d'être au courant, quelquefois il s'endette.  
Des affaires trop tard il voit qu'il s'est mêlé,  
Tous ses regrets sont nuls, s'il a mal calculé.  
C'est alors qu'une femme économe et prudente  
Dans ces occasions jamais ne le tourmente;  
Que même à ses chagrins en sachant compatir,  
Elle avise aux moyens de pouvoir rétablir,  
Même bonifier l'état ou le commerce.  
Hélas ! elle s'y prend quelquefois à l'inverse ;  
Le livrant à lui-même, à tous ses embarras,  
Elle lui laisse alors peser tout sur les bras ;  
S'occupant de chiffons, de quelque objet frivole,  
Elle prend des plaisirs tandis qu'il se désole.  
Ah ! le choix d'un état, d'un établissement,  
Ce moment, mon Esther, est un cruel moment !  
Il décide souvent du bonheur de la vie :  
Réussite, avenir, bien-être, tout s'y lie ;  
Joignons à tout cela la réputation.

Tu vois combien il faut y faire attention.  
On ne fuit pas toujours une mauvaise chance :  
On ne peut pas toujours maîtriser sa dépense,  
Si des malheurs publics viennent paralyser  
Tout ce que l'on croyait pouvoir réaliser,  
On a beau se restreindre et se tenir bien ferme,  
Si des engagements qu'il faut remplir à terme  
Ne peuvent avoir lieu quand on ne reçoit pas.  
Ah ! les difficultés croissent à chaque pas :  
Le loyer, les impôts, avec la nourriture,  
Mille autre petits frais, quelque peu de parure,  
Font que le déficit augmente tous les jours.  
La dépense arrêtée, hélas ! marche toujours.  
Mais quand on s'entend bien, que l'un et l'autre on s'aide,  
Il n'est pas de malheur qui n'ait quelque remède.  
Qu'un seul cheval travaille, il a beau tirer fort,  
Il ne fait jamais tant que deux marchant d'accord.  
Et, s'il faut que tout seul il traîne la charrue,  
Il n'y peut résister et le travail le tue.  
Or, dans une maison conduite sagement,

Il en doit être ainsi qu'en un gouvernement.  
Ma définition te semble un peu sinistre ;  
Non, l'homme en est le chef, la femme le ministre.  
L'un et l'autre toujours doivent se consulter,  
Et se trouver d'accord avant d'exécuter.

Des contrariétés que subit une femme,  
Qui doublent ses chagrins et font souffrir son ame,  
C'est d'attendre un époux comme on fait d'un amant.  
Chez tous deux il s'est fait un majeur changement.  
Quand l'épouse serait douce, aimable, charmante,  
Elle est femme, et dès lors elle n'est plus amante.  
Elle serait injuste, exigeant qu'un époux  
Fût sans cesse près d'elle à faire les yeux doux.  
Chaque chose a son temps : on peut très biens'entendre,  
S'entr'aimer, se chérir, être attentif et tendre,  
Mais sans se becqueter comme des tourtereaux.  
Qu'on fasse de l'hymen les plus rians tableaux,  
Le meilleur des époux, le plus tendre des pères,  
Doit sérieusement songer à ses affaires.

S'il chérit tendrement l'épouse de son choix,  
Il cèle, par amour, de petits embarras ;  
Quand ils sont dissipés il les lui fait connaître :  
De réussir en tout l'homme n'est pas le maître ;  
L'esprit le plus actif, le plus intelligent,  
Peut très-bien se tromper sans être négligent.  
De ronces, de chardons, la vie est parsemée.  
L'épouse quelquefois ne se croit plus aimée,  
Croit voir en son époux un subit changement :  
Un mari très-aimable est loin d'être un amant.  
Si, pour tranquilliser une épouse qu'il aime,  
Par égard, il renferme au dedans de lui-même  
Des chagrins, des soucis, des contrariétés  
Dont il cache avec soin les probabilités,  
La femme, ne jugeant que sur les apparences,  
Croit voir dans ces secrets de directes offenses :  
Le sort de mon bonheur, dit-elle, est donc jaloux ?  
Ne suis-je plus, hélas ! aux yeux de mon époux,  
Qu'une fidèle esclave à mon joug attachée ?  
Fatale illusion ! tu n'étais qu'ébauchée,

Tu brillais à mes yeux d'un éclat vain, trompeur,  
Et puis mille argumens entraidis par la peur !

Mais tout cela n'est rien, eh ! si là frénésie  
Vient lancer dans cette ame un trait de jalousie,  
Chaque jour elle doit voir aggraver ses maux :  
Pour son époux, pour elle, il n'est plus de repos.  
Tous deux, les yeux hagards, et l'injure à la bouche,  
Boudent en se levant, boudent quand on se couche ;  
Les noms d'ami, d'amie, hélas ! sont effacés ,  
Par madame et monsieur sont bientôt remplacés.  
Le vous, à tout propos, vient comme une avalanche  
Entraîner pour jamais cette intimité franche !  
Ce vous glace d'effroi le cœur le plus aimant ;  
Il paralyse, éteint le plus doux sentiment.  
On réchauffe avec peine une ame refroidie ;  
Un raccommodement plaît à la comédie ;  
Mais ce mensonge adroit s'y fait avec gaité,  
Et s'éloigne toujours de la réalité.  
Ah ! la réalité quelquefois est bien triste !

Des chagrins à regret je suis l'apologiste.  
Quand l'un des deux époux par l'autre est méconnu,  
Si l'amour pour arbitre, hélas ! n'est survenu,  
La haine promptement s'accroît et s'envenime :  
Dans ces cœurs ulcérés meurt un reste d'estime.  
Dès lors plus de bonheur, et leurs enfans comme eux  
Le reste de leurs jours souvent sont malheureux.  
On se dit quelquefois ce qu'on ne veut pas dire ;  
On le dit le pensant, mais ayant l'air de rire ;  
On regrette parfois d'avoir dit de bons mots,  
Et l'on doit ménager l'amour-propre des sots.  
Ils en ont presque tous une très-forte dose.  
Par contradiction, un sot à tout s'oppose,  
Même il croit fermement avoir droit et raison.  
Un époux est toujours maître de la maison.  
La colère souvent approche de la rage.  
Malheureux, l'homme est prêt à quitter son ménage ;  
Exaspéré, confus, outré d'être haï,  
Il ira jusqu'à dire, en se voyant trahi :  
« Je t'aimais, tu le sais ; femme des plus ingrates !

» De regagner mon cœur, en vain, va, tu te flattes,  
» Et maintenant je veux, je prétends te haïr  
» Autant, plus qu'à t'aimer j'aurais eu de plaisir ! »

Quand un homme a lancé cet horrible anathème,  
Desséchant de dépit d'affliger ce qu'il aime,  
C'est en vain qu'il voudrait révoquer ses arrêts,  
L'amour-propre lui dit de ne céder jamais.  
C'est en vain que la femme a recours à ses larmes,  
Elle les reconnaît pour d'impuissantes armes;  
Les pleurs, qui pour l'amour sont doux et précieux,  
Ne peuvent soulager deux époux malheureux.

Peut-être croirais-tu qu'en ce désordre extrême  
Se séparer devrait être le bon système :  
Heureux ou malheureux, bien d'accord, ennemis,  
Il faut demeurer tels que le sort nous a mis.  
On ne saurait changer ou d'époux ou de femme,  
Tel qu'il est commencé doit s'achever le drame.  
On a contracté même un très-heureux lien  
Quand dans le mariage on est à peu près bien.

Le divorce est toujours un bien triste refuge ;  
De tout ce qu'il ignore un vain public est juge ;  
Et l'époux demandeur, eût-il cent fois raison,  
Est toujours soupçonné de quelque trahison.  
Le public prend souvent le parti du coupable,  
Et l'innocent en est la risée ou la fable.  
Or, lorsque deux époux se sont mal assortis,  
Se quitter est le pire entre tous les partis ;  
Se plaindre est inutile en cette circonstance,  
Il faut se résigner et souffrir en silence ;  
Tôt ou tard le coupable, assailli de remords,  
Peut rentrer en lui-même et réparer ses torts.  
En quittant son époux, fût-elle une vestale,  
Une femme est toujours un objet de scandale ;  
Et lorsque long-temps même elle aurait combattu,  
Sa présence souvent fait rougir la vertu.

FIN DU TROISIÈME CHANT.





# ESTHER.

## Chant Quatrième.

L'or peut en certain cas tempérer le malheur,  
Mais tout seul il ne peut composer le bonheur.



J'ai long-temps de Boileau blâmé l'âpre rudesse ;  
En le blâmant encor, tout haut je le confesse,  
Il eut pourtant raison de dire que l'hymen  
Rarement du bonheur fait trouver le chemin.  
Mais il ne fut pas juste, et souvent trop sévère,  
Il surpassa, je crois, Juvénal, son confrère.  
En admirant ses vers, je l'ai souvent maudit ;  
Je ne sais cependant s'il a vraiment tout dit.  
Pouvait-il sur l'hymen penser en homme sage ?

De ses biens, de ses maux ne connaissant l'usage  
Que par ce qu'on en dit dans la société,  
Il ne connut jamais l'exacte vérité.  
Contraint au célibat, dans sa douleur amère,  
Sur les femmes, je crois qu'il aurait dû se taire.  
Il n'aimait pas le sexe, et l'a peu ménagé;  
Mais madame de Salm en beaux vers l'a vengé.  
Chacun de l'autre sexe avec art sut médire :  
J'admire en improuvant l'une et l'autre satire :  
Ils y mirent tous deux trop d'animosité,  
Et je ne saurais croire à leur sincérité.  
Peut-être d'un époux de Salm eut à se plaindre,  
Mais des femmes Boileau n'eut jamais rien à craindre;  
Ou, s'ils eurent tous deux des griefs à venger,  
Ils se crurent en droit de ne rien ménager ;  
Chacun porta trop loin la mordante hyperbole ;  
Je crois qu'on s'instruirait très-mal à leur école.  
La vertu plaît à l'ame, elle enchante les yeux,  
De lui-même le vice est bien assez hideux ;  
Un poète jamais, je crois, dans sa peinture,  
Ne doit aller plus loin que ne va la nature ;

Enfin, de ses portraits quelque soit la laideur,  
Je crois qu'il doit toujours respecter la pudeur.  
Moi, je fais de l'hymen une histoire abrégée,

La femme, tu le vois, est bien mal partagée,  
Mais l'homme, mon enfant, n'est pas toujours heureux;  
D'un vrai tyran parfois il est même amoureux.  
Quand il a le malheur de prendre une pédante ,  
Il se fait de la vie une longue tourmente ;  
Une sottise vous livre à d'éternels ennuis ;  
Avec une pédante , oh ! c'est encor bien pis !  
Elle est, pour rester fille, une fille accomplie,  
Mais avec elle, hélas ! malheur qui se marie !  
Il doit cent fois le jour être contrarié ,  
Sur son mince savoir se voir humilié ;  
C'est en vain qu'il gémit quand il peut reconnaître  
Qu'il possède en sa femme un précepteur , un maître ,  
Mais un maître absolu qui ne permettrait pas  
Qu'il dît un mot sans lui, sans lui qu'il fît un pas.  
Et si je te peignais cette femme acariâtre,  
Qui voudrait qu'un époux d'elle fût idolâtre,

De laquelle un regard est un ordre absolu ,  
Qui veut le voir sans cesse à ses pas assidu ,  
Qui le traite à peu près comme on fait d'un esclave ,  
Qui pour une vétille et l'insulte et le brave,  
Qui d'un coup d'œil, d'un mot, veut le faire marcher,  
Qui sans permission ne veut le voir broncher?  
Celle qui se croyant tout l'esprit en partage ,  
Et l'ennuie et l'assomme avec son bavardage;  
Qui ne lui permet pas de proférer un mot  
Sans que cent fois le jour il soit traité de sot?  
Celle qui ne fait rien quand son époux travaille,  
Et qui lui dit encor qu'il ne fait rien qui vaille?  
Celle dont un caprice est un pressant besoin ,  
La boudeuse au ton sec, la sale, la sans-soin,  
La prodigue prêchant toujours l'économie ,  
Qui vous hait et qu'il faut nommer ma bonne amie ,  
Qui devant des témoins est charmante à ravir,  
Et fait tout en secret pour se faire haïr ?  
Généreuse, prodigue, économe, indulgente,  
En une heure on la voit douce, aimable, méchante.  
Le même objet pour elle est rose, ou blanc, ou noir,

Vous aime le matin, vous déteste le soir.  
Voulant régner en tout, partout, en souveraine,  
Passant facilement de l'amour à la haine,  
Elle vous fait du bien, elle vous fait du mal,  
Vous dit une douceur, vous traite d'animal,  
Prétend qu'on s'accommode à son humeur fantasque,  
Pour lui plaire, comme elle, il faut changer de masque,  
Être souple et rampant, ne répondre jamais,  
Et se rendre en tout temps à ses moindres souhaits.  
Quand sa femme serait de toutes la plus sage,  
Crois-tu qu'un homme soit heureux dans son ménage,  
S'il lui faut supporter cet éternel tourment?  
Qui donc endurerait un tel abaissement?  
Tu sens qu'il faudrait être un homme bien étrange,  
Car un homme est un homme, et ne peut être un ange.

Beaucoup de gens, qu'on nomme à tort gens comme il faut,  
Ont très-communément un bien vilain défaut :  
Leurs parens de leur sort en se portant arbitres,  
Ont en eux marié la fortune et les titres :  
S'ils sont mal assortis, leur consolation

Est de neutraliser cette triste union.

On vit séparément en habitant ensemble ,

Ce n'est que par hasard que la nuit les rassemble.

S'ils donnent en commun des bals ou des repas ,

On s'y doit au public, on ne s'y parle pas.

La femme sans pudeur prendra pour confidente

Ou sa fille de chambre, ou la moindre servante.

Le mari, pour voiler ses coupables excès,

Prendra pour confident le dernier des laquais.

Quand jusques à ce point on peut se méconnaître,

Le maître n'est plus rien, le valet est le maître,

Et ces gens quelquefois sont contraints d'obéir

A des êtres payés, nourris pour les servir.

Tu n'es pas destinée à ce que l'on te serve ;

Ce n'est donc qu'un *en cas* qu'on peut mettre en réserve.

Il en serait de même, à peu près , mon enfant,

Ou chez un ouvrier, ou chez un commerçant :

Ouvriers et commis, apprentis, ouvrières ,

Ne doivent s'immiscer jamais dans vos affaires.

Que ton intérieur en tout temps soit secret,

Comme on dit qu'à la cour doit l'être un cabinet;  
Qu'une discussion, qu'un rien parfois apporte,  
Ne franchisse jamais le seuil de votre porte.  
Les voisins, la plupart et bavards et jaloux,  
A tort comme à travers dissenteraient sur vous.  
Pour ne leur pas donner prise à la médisance,  
Qu'ils ignorent ta gêne ainsi que ton aisance;  
A tous en général fais un modeste accueil.

Je vais te signaler un dangereux écueil :  
Quelque soit l'art, l'état, le métier, le commerce,  
L'industrie, en un mot, à laquelle on s'exerce,  
Pour rester le seul maître en opérations,  
On ne doit pas former d'associations.  
Jamais l'associé n'est un second soi-même ;  
Jamais on n'est d'accord sur un commun système ;  
Et trop souvent, hélas ! même en s'entendant bien ,  
L'un y perd son avoir, l'autre amasse du bien.  
L'un est très-économe, actif, prudent et sage ;  
L'autre a pour tout savoir la jactance en partage.  
L'un est très-matinal, travaille toujours tard ;



L'autre passe son temps au spectacle, au billard,  
Et quand il s'aperçoit qu'il s'est trompé de route,  
Il ne balance pas pour faire banqueroute.  
L'homme franc, que l'honneur tout seul peut maltriser,  
Élude, se chagrine, et veut temporiser.  
L'inactif sait bientôt, par quelques manigances,  
Se faire rembourser de toutes ses avances ;  
L'autre a bien travaillé, s'est donné bien du mal,  
Et s'en va terminer ses jours à l'hôpital.  
Voilà le résultat, et l'on voit l'honnête homme,  
Qui vingt ans s'est montré sage autant qu'économe,  
Trop souvent ruiné par l'insigne intrigant,  
Qui l'éclabousse encor de son char élégant.

Dans un ménage uni ce n'est pas la richesse  
Qui fait qu'on peut s'aimer d'une égale tendresse.  
L'or peut, en certains cas, tempérer le malheur ;  
Mais tout seul il ne peut composer le bonheur :  
J'ai vu des gens comblés des dons de la fortune,  
Pour qui l'aisance étant devenue importune,  
Enviaient quelquefois la médiocrité

D'être au-dessous d'eux dans la société.  
Soit que ces bonnes gens, plus vertueux et sages,  
Fixassent par l'amour la paix dans leurs ménages;  
Qu'ils sussent que tout seul l'homme fait son bonheur  
Quand à des plaisirs purs il sait livrer son cœur;  
Soit que sachant encor que souvent la richesse  
S'acquiert par l'intrigue unie à la bassesse,  
Et qu'ils missent enfin beaucoup au-dessous d'eux,  
Aux dépens du prochain de devenir heureux.  
Mais je n'irai pas loin te chercher un exemple,  
Ma maison de la paix en tout temps fut le temple,  
Depuis bientôt trente ans que nous sommes unis,  
Nous n'avons pas manqué de chagrins et d'ennuis;  
D'un avenir plus doux conservant l'espérance,  
Nous avons supporté le tout avec constance.  
Peu de gens ont vécu dans notre intimité :  
Les amis servent-ils contre l'adversité ?  
Au récit d'un chagrin leur amitié sommeille,  
On vous fait le tableau d'un plaisir de la veille;  
Sur un pressant besoin on croit être entendu,  
On vous fait souvenir d'un service rendu.

Est-on dans un état voisin de l'indigence ?

On étale à vos yeux une insultante aisance.

L'Anacréon français, au goût toujours soumis,

A dit avec gaité qu'il n'était pas d'amis.

Tous ceux que notre cœur croyait des plus sincères,

Hélas ! nous ont causé bien des peines amères.

Ta marraine elle-même, avec acharnement,

Pendant quinze ans et plus a causé mon tourment ;

Que ne puis-je oublier cette cruelle injure !

Mais, malgré moi, mon ame et gémit et murmure

De cet excès d'audace et de déloyauté.

Jusqu'au trépas mon cœur en doit être affecté.

Je désire pourtant une seule vengeance :

Qu'elle apprenne à sa mort toute mon innocence.

Elle serait livrée à d'impuissans regrets ;

Là, dans tout leur hideux se montrent les forfaits,

Un véritable enfer vient s'établir dans l'ame.

Mais, ma fille, oublions cette méchante femme ;

Fais des vœux, tu le dois, pour sa félicité,

Laisse-moi la haïr en toute liberté...

La haïr ! nous l'aimions... oh ! non, je lui pardonne.

Le pourrais-je d'ailleurs, moi qui ne hais personne?

Ah! sur tant de dangers comment te prémunir?  
Mais sur un des plus grands je veux te prévenir.  
Rien n'est plus précieux qu'un ami véritable,  
Et rien n'est plus commun que les amis de table :  
Ces gens n'ont d'autre soin que de se promener ;  
Ils arrivent toujours à l'instant du dîner.  
Vous voyez accourir l'affamé parasite  
Qui, dit-il, en passant vient vous rendre visite.  
Or, l'usage établi veut qu'on dise aussitôt :  
Acceptez sans façon la fortune du pot.  
En lui vous excitez une joie indicible,  
Vous l'avez attaqué par son endroit sensible,  
Et, bien qu'en quatre endroits il dise être attendu,  
Pour peu que l'on insiste, il est bientôt rendu.  
Il prend place, il s'assied, il étend sa serviette,  
Au maître du logis il passe son assiette,  
Il mange comme quatre, à peine il dit un mot,  
Et se donne le temps de découper le rôt :  
Sur son peu d'habitude il s'excuse d'avance ;

Pourtant il l'entreprend par pure complaisance ;  
Surtout s'il voit paraître un dinde bien truffé,  
Il ne dit plus un mot qu'on n'ait pris le café.  
Sa gaité s'affaiblit lorsque la table est nette,  
Mais elle lui revient au rhum, à l'anisette,  
Et tandis qu'il savoure un joyeux gloria,  
Il suppute à peu près quel jour il reviendra.  
Ces gens sont la plupart de constantes pratiques  
Que l'on voit reparaitre à jours périodiques,  
Qui, durant tout le mois, chez plus de trente amis,  
Trouvent l'heureux secret d'avoir leur couvert mis.  
Croirais-tu cependant que ce sont de tels hommes  
Que l'on cite en public pour sages, économes ?  
Quand on sait à ce point ménager ses écus,  
On peut tous les dix ans doubler ses revenus.  
Esther, ne reçois pas les gens de cette sorte ;  
A tout grugeur en titre on doit fermer sa porte.  
Pourtant il ne faut pas, vivant comme des loups,  
Se séquestrer chez soi comme font les jaloux.  
Comme en un cloître enfin demeurer sous la grille.  
Reçois de temps en temps tes amis, ta famille ;

Ces innocens plaisirs reposent des travaux,  
Tempèrent les chagrins et soulagent les maux.

Dans bon nombre d'états ainsi que de commerces,  
On fréquente des gens de cent sortes diverses.  
Quelquefois l'intérêt nous force à recevoir  
Des gens qu'à d'autre titre on ne voudrait pas voir,  
Pour étendre, augmenter clientèle et pratique.  
Eh bien ! on les reçoit par pure politique.  
Quand ces sortes de gens sont hors de la maison,  
On n'a plus avec eux aucune liaison.

J'aime peu, tu le sais, un repas trop splendide;  
A ces réunions l'étiquette préside,  
On y peut rarement causer en liberté,  
Et la cérémonie en bannit la gaité;  
On y voit de bien sots et graves personnages.  
Quand on est obligé de suivre ces usages,  
Il leur faut obéir : s'y refuser, pourquoi ?  
Avec aisance on fait les honneurs de chez soi;  
Chaque convive a droit à quelque politesse.

Tous les yeux sont d'abord fixés sur la maîtresse.  
Quand elle sait son monde, avec discernement  
Elle adresse à chacun son petit compliment,  
S'informe à demi-voix, le souris sur la bouche,  
De la fille et du fils, de tout ce qui vous touche.  
Félicite les gens d'événemens heureux,  
Ou, s'ils souffrent, les plaint et s'afflige avec eux.  
Tout convive à part soi dit en sortant de table :  
« Ah ! qu'un tel est heureux ! que sa femme est aimable ! »  
Mais on réussit mal si l'on vise à l'effet ;  
Il faut sans y songer que tout cela soit fait.  
Le maniéré donne un succès éphémère ;  
On ne plat jamais moins que lorsqu'on cherche à plaire.

Sans le savoir, on voit des intrigans titrés,  
Ou bien de faux savans qu'on croit instruits, lettrés.  
Ce n'est pas sans raison qu'ici je les excipe,  
Aux enfans ces gens-là donnent de faux principes.  
Par malheur, la jeunesse ignorant les dangers,  
Prête aisément l'oreille aux conseils étrangers.  
Quand tu réuniras tes amis, ta famille,

Surveillance dans ces jours et ton fils et ta fille ;  
Sans affectation sache tout ce qu'on dit ;  
D'ailleurs tout *à parte* leur doit être interdit.  
On a vu trop souvent l'homme qu'on croit honnête  
Enlever une fille au milieu d'une fête.  
Enlever, ce n'est pas le mot assurément,  
Ma fille, on en enlève, à coup sûr, rarement ;  
Mais, hélas ! on lui fait une belle promesse,  
On promet d'épouser, on en fait sa maîtresse.  
Maîtresse, c'est encore une locution  
Que le monde adopta, mais par convention :  
La maîtresse d'un homme est souvent son esclave,  
Et, lorsqu'il l'a perdue, il l'insulte et la brave :  
Il connaît bien, hélas ! l'impossibilité  
Qu'elle a de reparaitre en la société.  
Juge à quel désespoir une mère est en proie,  
Quand un si grand chagrin vient remplacer sa joie ;  
Quand des êtres chéris qui faisaient son bonheur  
A d'éternels regrets viennent livrer son cœur !  
Certes, à tes enfans un jour tu seras chère,  
Tu seras bonne épouse autant que bonne mère,



Ce qui t'appartiendra sera sans doute heureux !

Puissé-je voir ainsi réaliser mes vœux !

De cinq ou six enfans je te vois entourée,

D'eux tous, de ton époux tu seras adorée,

A tes justes désirs tous seront asservis ;

Alors tu donneras à ton tour des avis,

Tu te rappelleras les jours de ton enfance...

Quel rêve, mon Esther ! ah ! j'en jouis d'avance.

Mais, hélas ! que d'écueils il te faut éviter !

Sur tous, ma chère enfant, je ne puis insister ;

Car je pourrais bien faire une encyclopédie ;

De prêcher on dirait que j'ai la maladie.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

# ESTHER.

## Chant Cinquième.

Femme modeste et sage est une sensitive  
Près de laquelle on craint de prendre l'offensive.



Notre langue est fertile en tours ingénieux  
Que l'on rend, à son gré, doux ou licencieux.  
Mais la femme, et surtout jamais la jeune femme,  
Ne doit souiller sa bouche avec une épigramme.  
Elle évite l'emploi des mots à double sens,  
L'équivoque grossier, les termes indécens.  
Il faut, sans être prude, être honnête et pudique,  
Quand on veut captiver l'opinion publique.

On peut être modeste et savoir plaisanter :  
La pudeur seule indique où l'on doit s'arrêter.  
Non, la vertu n'est pas ce qu'on prétend la faire :  
Une femme, sans être imprudente et légère,  
Peut bien de la nature écouter les accens ;  
Sans jamais se laisser subjuguier par ses sens :  
Mais trop souvent chez elle on taxe d'imprudence  
Un geste, un seul regard faits avec innocence.  
Et sur l'opinion qu'elle veut conserver  
La femme incessamment a donc à s'observer.  
Le public exigeant veut rencontrer en elle  
De toutes les vertus le plus parfait modèle.  
Sans doute en sens divers on pourrait contester  
Où la plaisanterie a droit de s'arrêter ;  
Chacun sait plus ou moins garder les convenances ;  
Mais on ne doit jamais blesser les bienséances,  
Un sentiment secret les indique tout bas ;  
C'est un tact qui s'acquiert et ne s'explique pas.

Quelques originaux, bravant tous les usages,

Pensent qu'on ne saurait trouver de femmes sages.  
Leur esprit, imprégné de contes graveleux,  
Méprise également la morale et les dieux.  
Ils traitent tout cela comme des chansonnettes :  
Courant incessamment les blondes, les brunettes ;  
Pour eux, c'est un plaisir indicible, bien doux,  
Quand ils peuvent tromper un débonnaire époux.  
Ils comptent tous leurs jours de triomphe et de gloire,  
Proclament en tous lieux leur hideuse victoire.  
Il est bien vrai qu'il n'est qu'un pas du mal au bien.  
Tu trouveras des gens qui, ne doutant de rien,  
Pensent tout bonnement que, sans aucun obstacle,  
On peut mener le soir une femme au spectacle ;  
Ils froncent le sourcil au *veto* d'un époux,  
Et ne manquent jamais de dire : Il est jaloux :  
Croit-il donc que l'on pense à lui ravir sa dame ?  
L'emprunter, passe encor ! et puis mainte épigramme.  
Mais la femme qui sait respecter son époux,  
Fût-il trop confiant et loin d'être jaloux ;  
La femme qui connaît à fond les convenances,

Qui craindrait de blesser en rien les bienséances,  
Feint d'abord de ne pas comprendre tout-à-fait  
La proposition faite par l'indiscret.

Si l'époux imprudent le permet, l'autorise,  
Femme sage en ce cas jamais ne temporise.  
Répond modestement, sans aigreur ni fierté,  
Refuse sans hauteur, mais avec dignité.

Le galant tout confus se retire en silence,  
De récidiver l'offre il n'a pas l'impudence.  
Quand une femme en tout sait bien se respecter,  
Un homme rarement osera l'insulter.

Femme modeste et sage est une sensitive,  
Près de laquelle on craint de prendre l'offensive;  
Le libertin pensif l'admire et ne dit mot ,  
Et l'homme instruit près d'elle est bien près d'être un sot.  
C'est ainsi que souvent il dépend d'une femme  
D'allumer ou d'éteindre une coupable flamme.

Devines-tu pourquoi la plupart des époux,  
Qui, devant d'être unis, l'un de l'autre étaient fous,

Ne peuvent se souffrir après le mariage ?  
Mais, dois-je te l'apprendre ? Ah ! oui, c'est de ton âge :  
Je vais donc te le dire, et même, sans détours,  
Tu sauras ce qui fait souvent fuir les amours.  
N'infère rien de mal de cette confiance ;  
Mais fais-en ton profit en toute confiance.

Avant de s'épouser, sans même qu'on soit faux,  
On se cache avec soin ses plus petits défauts.  
De plaire à son futur on fait sa douce étude :  
On s'entre-cède tout, c'est du moins l'habitude.  
Au bout de quelque temps, sans même le vouloir,  
Tel, juste comme il est, chacun se laisse voir ;  
On se connaît enfin, bientôt chaque journée  
Arrache quelque charme au riant hyménée ;  
Moins empressé, l'époux, le soir, rentre plus tard ;  
Et s'il cause en soupant, ce n'est que par hasard ;  
Seul il voit ses amis, ou va seul au spectacle ;  
Sa femme, qui jadis parlait comme un oracle,  
A peine est écoutée : une observation

Le porte à la fureur. Sans nulle attention,  
Sans observer qu'il gêne, il se met à son aise;  
Peu m'importe, dit-il, que cela te déplaie :  
Je le veux, je l'entends, seul je suis maître ici.  
Je t'explique cela, ma fille, au raccourci.  
Mauvaise volonté de tout masque s'affuble :  
L'hymen de sa nature étant indissoluble,  
Ils ne se gênent plus ; la femme et son époux  
De s'entre-plaire, hélas ! ne sont plus si jaloux.  
Si, peu soigneux d'eux-même, on leur en fait la guerre,  
Ils disent sottement : Je n'ai personne à plaire,  
Et pensent qu'en ce monde on se trouve à l'abri,  
Quand chacun s'est pourvu de femme et de mari.  
Ainsi s'engourdissant dans leur indifférence,  
Se préparant eux-même une longue souffrance,  
Leur ménage n'est plus ce séjour enchanteur  
Où l'amour fut jadis le principal acteur.  
La femme, s'oubliant jusque dans sa parure,  
Ne fait plus cas des dons que lui fit la nature ;  
Et, laissant même tout aller à l'abandon,

Dédaigne se coiffer, ou se coudre un cordon :  
Le soir la trouve encore en simple camisole,  
Les mains, le cou crasseux, ayant l'air d'une folle.  
Son lit, tout en délabre, est comme un vrai grabat,  
Comme chez les vieillards voués au célibat ;  
Jusque sur le carreau traînent les couvertures,  
Et des deux oreillers, par maintes ouvertures,  
S'échappent à loisir la plume et le duvet,  
Ce qui donne à l'ensemble un misérable aspect.  
Dans le coin de l'alcove, un vase indispensable,  
Qui lui servit la veille, est plein près de la table ;  
De le vider, sans doute, une autre aurait le soin ;  
Elle attend, pour le faire, un plus pressant besoin.  
Et l'odeur qui s'exhale, en entrant dans sa chambre,  
Prend au nez comme aux yeux plus que le musc et l'ambre.  
Tu crois que je m'égaie en chargeant le tableau ?  
Ma fille, je le fais peut-être encor trop beau.  
Je ne t'ai pas dépeint la vaisselle ébréchée,  
La broderie errante, et qui n'est qu'ébauchée ;  
Les verres gras, crasseux ; la glace ou le miroir



Où, sans bien l'essuyer, on ne saurait se voir.  
Sur les meubles, partout, la poussière fourmille;  
On voit en maint endroit traîner quelque guenille.  
Tu juges que le soir, quand il rentre chez lui,  
Un époux est bien loin, certes, d'être ébloui.  
Pourtant qu'a fait sa femme en toute sa journée?  
Elle a maudit son sort, de chagrin s'est minée;  
Elle a lu d'un roman un chapitre ennuyeux,  
Où deux époux sont peints l'un de l'autre amoureux,  
A regretté cent fois la maison paternelle;  
Ou bien elle a reçu quelque autre péronnelle,  
Qui, comme elle indolente, a médit d'un époux  
Qui, voulant la voir sage, en est traité de fou.  
Chez eux, pour l'ordinaire, on fait chère mesquine:  
Madame, dédaignant les détails de cuisine,  
Court, quand son époux rentre, et dit qu'il a besoin,  
Chez le pâtissier ou le traiteur voisin.  
Pour tout dire, oubliant les leçons de sa mère,  
Qui pourtant l'éleva comme une ménagère,  
Elle n'a fait du jour œuvre de ses dix doigts,

Et contre son époux élève encor la voix ,  
Alors que celui-ci, dépliant vingt chemises,  
N'en trouve quelquefois pas deux pour être mises,  
Ou bien, s'il lui demande où sont passés ses bas,  
Sur vingt paires et plus il n'en retrouve pas.  
A l'une il faut des bouts, à l'autre des ailettes :  
Il trouve en même état ses cols et ses chaussettes.  
Pour ne rien réparer, ne rien mettre en son lieu,  
On trouve plus tôt fait d'en allumer le feu.  
Ainsi faite, une femme est loin d'être charmante,  
Et ne peut d'un époux être long-temps l'amante.  
Une telle union offre un triste avenir.  
Pour conserver le linge il faut l'entretenir.  
Or, quand elle a du soin, la femme de ménage  
Le visite aussitôt qu'il revient du lavage,  
Le répare elle-même, ou le fait réparer,  
Et jamais, sans le voir, ne le laisse serrer.  
Ce sont ces petits soins, ces simples bagatelles,  
Qui, souvent négligés, amènent des querelles,  
Qui font que deux époux, qui devraient s'entr'aimer,

Finissent quelquefois par ne plus s'estimer.

Si quelques bons parens, que leur sort intéresse,  
Osent leur remontrer que leur conduite blesse,  
Que, dans leurs intérêts, ils devraient concevoir  
Que pour se rendre heureux ils n'ont qu'à le vouloir,  
La femme, en s'excusant, devient impertinente :  
Suis-je de mon époux, dit-elle, la servante ?  
Qu'il arrive à temps fixe; oh ! je ne prétends pas  
Varier chaque jour les heures de repas ;  
Pour soigner notre linge et toutes nos affaires,  
Qu'il me donne à l'année une ou deux ouvrières ;  
Qu'il sache mériter de gros appointemens,  
Je saurai bien avoir de beaux appartemens.

A son tour, le mari, se plaignant de sa femme,  
Contre elle à ses parens lance mainte épigramme,  
Dit qu'il est malheureux, qu'il ne rentre jamais  
Que le plus tard possible, et contre ses souhaits.  
Repoussant donc tous deux tout conseil salutaire,  
L'amitié trop timide est réduite à se taire.

Mais que dirais-tu donc de jeunes gens charmans  
Pouvant par leur fortune avoir mille agrémens ?  
L'époux sait le dessin, l'épouse la musique,  
Arts dignes d'embellir leur bonheur domestique,  
En leur faisant passer des jours moins ennuyeux.  
Mariés, ces beaux arts sont perdus pour tous deux.  
L'époux donne ses jours aux plaisirs de la chasse,  
L'épouse délaissée à caqueter les passe,  
Ou, s'il fait mauvais temps, se renfermant chez eux,  
Sans se dire un seul mot, bâillent à qui mieux mieux.  
La harpe dans un coin de sa housse est couverte,  
Et les crayons épars sur une table verte ;  
L'épouse en un fauteuil lit le roman du jour,  
Qui parle de démons, de spectres et d'amour ;  
L'époux de vains journaux compose sa lecture,  
Et délaissant tous deux et musique et peinture,  
La femme prise un peu pour se désennuyer,  
Ou bien à tout moment on la prend à bâiller.  
Quelquefois sur son livre elle est presque assoupie :  
Quand son époux au nez lui voit une roupie,

Il ne reconnaît plus ce visage charmant  
Dont jadis il n'osait s'éloigner un moment.  
Contre cette habitude il tonne, il se dépite,  
Sa femme avant trente ans lui semble décrépité ;  
Et lui, fumant sans cesse ou mâchant du tabac,  
Porte une odeur qui fait soulever l'estomac.  
Sa femme a beau l'aimer, et même avec constance,  
Elle a bien de la peine à cacher sa souffrance.  
Bref, ne possédant rien qui complaise à leur cœur,  
Ils ne savent goûter qu'un ennuyeux bonheur.

Garde-toi de me croire extrême en mes critiques;  
Je n'ai fait qu'effleurer les chagrins domestiques.  
Je ne t'ai pas dépeint tous ces désagréments  
Dont les gens comme il faut ne sont pas même exempts,  
Ces contrariétés sans cesse renaissantes  
Qui tourmentent les sots, es personnes savantes;  
Ces querelles sans fin de parens et d'amis,  
Qui, pour un seul bon mot vous font vingt ennemis !  
Au mal tout comme au bien les âmes s'habituent,

Des querelles ainsi souvent se perpétuent ;  
Chacun voudrait ranger les autres sous sa loi :  
On se boude dix ans sans trop savoir pourquoi...  
Que dis-je, hélas ? j'ai vu des maris et des femmes  
Prendre une part diverse en nos malheureux drames,  
Des frères, des amis se brouiller à jamais,  
Pour qui ? pour des tyrans dégoûtans de forfaits !  
Des monstres qui, vivant de misères humaines,  
Ne donnaient en retour que de pesantes chaînes.

Respectons donc chacun dans son opinion :  
Nul ne peut commander à sa conviction  
Sur le culte, les mœurs, les lois, la politique.  
Le déiste fait peur comme la république !  
Gouverné sans jamais devenir gouvernant,  
Il faut donc obéir au dernier occupant ;  
Bon que chacun désire un régime à sa guise ;  
Mais à tout renverser rien ne nous autorise.  
Et pourquoi donc d'ailleurs ? pour cette égalité ,  
Pour ce fantôme vain qu'on nomme liberté !

Sur ces débats obscurs à quoi bon se morfondre ?

L'agneau trouve toujours un berger pour le tondre.

Le poète a raison. Long-temps on redira :

*Pauvres moutons, toujours, toujours on vous tondra.*

Que les hommes pourtant conservent l'espérance ;

De leur instruction naîtra l'indépendance,

L'émancipation de tout le genre humain :

Pourrait-il s'arrêter en un si beau chemin ?

Non ! qu'il marche toujours ; plus sages que leurs pères,

Tous les peuples bientôt vivront comme des frères !

Ce bientôt, mon enfant, veut dire un siècle et plus.

Pour être libre, il faut posséder des vertus,

Il faut de bonne foi mépriser les richesses,

Fuir le contact des grands et craindre leurs largesses ;

Tant que l'or corrupteur pourra récompenser,

A redevenir libre on ne doit plus penser.

On ne verra jamais naître de l'égoïsme

Le dévouement, l'honneur et le patriotisme !

Des maux dévastateurs de la société,

Le plus grand, mon Esther, c'est l'infidélité !  
Que d'affreux résultats s'offrent à ma mémoire !  
Crayonnons à grands traits cette indécente histoire.  
Elle cause aux humains par trop d'afflictions ;  
C'est un triste sujet de méditations.

L'homme, de sa nature, est, je crois, né volage ;  
Il l'est, sans être enclin même au libertinage.  
Son goût pour un objet est souvent passager,  
Et même il le poursuit sans beaucoup y songer.  
Lorsqu'à se satisfaire il met quelque importance,  
C'est quand à l'improviste on lui fait résistance.  
Mais la femme qui voit dédaigner ses attraits,  
Et qui croit tout perdu, ne pardonne jamais.  
D'abord, sans le vouloir, elle est moins prévenante,  
Elle devient boudeuse et quelquefois méchante,  
Prend avec son époux un ton demi-moqueur,  
Et croit en l'affligeant se soulager le cœur.  
La plus grande bétise, en cette circonstance,  
C'est d'en faire à quelqu'un la sottise confidence.



La femme mécontente, en blâmant son époux ,

Fait preuve d'un esprit indocile ou jaloux.

A celui qui l'écoute elle devient suspecte ;

Si c'est un homme, heureux encor s'il la respecte !

Et s'il n'aspire, hélas ! en zélé confident,

De la belle affligée à devenir l'amant.

Mais si, moins sage encor et non moins imprudente,

Une femme sans mœurs devient sa confidente.

Celle-ci, la plaignant et blâmant son époux,

L'invite à le punir de se montrer jaloux.

« Devez-vous vous piquer, dit-elle, de constance

» Pour l'être qui pour vous n'a nulle complaisance ?

» Qui vous force à garder un pénible serment ?

» Il prend une maîtresse ? eh ! j'aurais un amant.

» En vertu de quel droit veulent-ils qu'une femme

» Cache ses sentimens, les renferme en son ame ?

» Et doit-elle être enfin l'esclave d'un époux

» Qui, sans être constant, prétend être jaloux ?

» La femme est faible et tendre, on veut qu'elle soit forte,

» Et que ce soit toujours sa raison qui l'emporte !

- » Puisque leurs lois ne sont que partialité,
  - » Nous acquérons des droits à l'infidélité.
  - » L'hymen ne serait-il pour nous qu'un esclavage ?
  - » Je m'y suis mise, hélas ! ma bonne, j'en enrage !
  - » Mais je sais adoucir un sort si rigoureux,
  - » Autant que je le puis, je rends mon cœur heureux.
  - » Mon époux, je le sais, courtise une femelle
  - » Qui mange ses écus, lui tourne la cervelle ;
  - » Je sais bien m'en venger, on me donnera tort :
  - » J'ai deux filles de lui, je les hais à la mort.
  - » Mon fils fait tout mon bien, il est de contrebande.
  - » Assez souvent du père il me vient mainte offrande,
  - » C'est un châle, une robe, une écharpe, un écrin,
  - » On en cause, j'en ris, et vais toujours mon train !
  - » Vous, loin de me blâmer, vous m'approuvez, j'espère ?
  - » Veuillez donc être heureuse, imitez-moi, ma chère,
  - » Et ne demeurons pas esclaves de hiboux
  - » Qui, ne nous donnant rien, exigent tout de nous. »
- C'est ainsi qu'une femme aussi bien qu'une fille  
Réduit au désespoir à jamais sa famille,

Et qu'on tolère, hélas ! dans la société ,  
Et la séduction et l'infidélité,  
On s'amuse pourtant de toutes ces misères,  
Et nos fils en riront comme nous et nos pères.

Si l'époux infidèle est un être odieux,  
Une femme adultère est un monstre à mes yeux !  
Ta raison se révolte à cette différence :  
La nature elle-même en dicta la sentence.  
Les lois ont imprimé leur réprobation  
Sur cette criminelle et fréquente action,  
Déclarent, quels qu'ils soient, les coupables infâmes,  
Mais surtout quand ce crime est commis par les femmes.  
Gardons-nous bien d'y voir la partialité ;  
Je trouve dans ces lois une exacte équité.  
Contre cette rigueur loin que mon cœur murmure,  
J'y reconnais l'esprit de la simple nature ;  
Par ce crime, insultant à la divinité,  
La femme en un chaos met la société ;  
Elle intervertit l'ordre établi dans sa race.

Devant aucune loi ne pouvant trouver grâce,  
Elle marche bientôt de forfaits en forfaits,  
Et jusques-à la fin ne s'arrête jamais.  
De quel front penses-tu qu'une femme infidèle  
Puisse aborder l'époux qui se croit aimé d'elle?  
Ah ! lorsqu'en sa présence il presse sur son sein  
Un enfant qu'il élève et qui n'est pas le sien...  
Esther, ce procédé doit te paraître infâme.  
L'homme en duplicité n'atteint jamais la femme.  
Jamais, à son insu, dans sa propre maison,  
Il n'introduit le fruit né de la trahison,  
Qui d'un fils légitime usurpe et tient la place.  
Non, l'homme n'atteint point à cet excès d'audace !  
Quand chez elle il renait un plus doux sentiment,  
Elle maudit l'objet de son égarement,  
Il n'est plus à ses yeux qu'un odieux complice :  
Recélant en son cœur un infernal supplice,  
Pour elle désormais il n'est plus de repos ;  
Elle invoque la mort, seul terme de ses maux.  
Contre son imprudence il n'est point de refuge,

Seule avec elle-même, elle est devant son juge;  
Ce juge inexorable avec elle est partout,  
Il ne s'endort jamais, toujours il est debout,  
Au chevet de son lit se place en sentinelle,  
La réveille en sursaut, sans cesse la harcèle !

Garde-toi de penser qu'un époux inconstant  
Souffre moins qu'une femme : il souffre tout autant.  
Qu'il s'enferme à la ville ou coure à la campagne,  
Même au sein des plaisirs son trouble l'accompagne;  
Ses pénates pour lui n'ont plus le moindre attrait.  
Jadis, près de sa femme il était moins distrait.  
Inquiet et morose, en elle tout le blesse ;  
Il est comme un martyr quand elle le caresse ;  
Objet d'attentions qu'il ne mérite pas,  
Quelquefois il maudit de coupables appas,  
Jure de secouer ce funeste esclavage,  
Qui détruit sa maison et qui perd son ménage.  
Mais trop souvent, hélas ! ses résolutions  
Sont loin d'être en rapport avec ses actions.  
Ah ! quand il réfléchit qu'il cause la misère,

Qu'il prive quelquefois du simple nécessaire  
Sa femme, ses enfans, pour payer les atours  
De l'objet qui le plonge en d'indignes amours ?  
Et quels sont ses remords, quand, père de famille,  
D'un autre père il a déshonoré la fille,  
Qu'il a livré la mère à d'éternels regrets ?  
Ce forfait est, je crois, le plus noir des forfaits.  
Pour satisfaire, hélas ! un passager caprice,  
Il la plonge souvent pour jamais dans le vice.

J'excuse en quelque sorte un jeune homme fougueux,  
Qui brûle de jouir, et se croit amoureux.  
Ce n'est pas de l'amour, c'est plutôt une rage :  
Qu'il tombe sous sa main fille innocente et sage,  
Il sait feindre à ses yeux de nobles sentimens,  
Prodigue beaux discours, promesses et sermens,  
Par son instruction et son expérience,  
Il est presque certain de réussir d'avance ;  
Mais sitôt qu'on lui cède et qu'on le rend heureux,  
Il porte aux pieds d'une autre et son cœur et ses vœux ;  
Il n'en a pas moins fait une insigne bassesse :

Un jeune homme peut-il posséder la sagesse ?  
Mais l'infâme engagé dans les nœuds de l'hymen,  
Qui brise sans pudeur le plus sacré lien,  
Le monstre possédant une femme, une fille,  
Porter le déshonneur dans une autre famille !  
Contre les saintes lois être en rébellion ?  
Quand même il subirait le hideux talion,  
Rien ne peut effacer la trace de son crime ;  
Tout ce que j'aperçois, c'est une autre victime !  
Ces crimes sont pourtant très-communs de nos jours,  
Que dis-je ? ils l'ont été, comme ils seront toujours.  
Pour punir ces forfaits les lois sont impuissantes.  
Mais, Esther, laissons là ces scènes dégoûtantes,  
Attachons nos regards, reportons notre cœur  
Sur ce qui de l'hymen compose le bonheur.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

# ESTHER.

## Chant Sixième.

Le chef-d'œuvre de Dieu , c'est le cœur d'une mère.



Nous avons dit qu'on peut, sans fortune en partage,  
Quand on est bien d'accord, être heureux en ménage;  
Qu'un des grands élémens de la félicité  
Est de ne point forfaire à la fidélité;  
Qu'il faut encore joindre à l'extrême constance  
La douceur, la bonté, l'égale confiance;  
Qu'enfin, en s'entr'aidant, en travaillant tous deux,  
On peut au moins prétendre à devenir heureux.



Sans tous ces élémens on poursuit un fantôme :  
Réunis, du bonheur ils sont le vrai symptôme.  
Ce qui peut compléter, mon Esther, ce bonheur,  
C'est d'avoir des enfans modelés sur son cœur.  
Quand je dis modelés, oui, c'est une autre école,  
Il faut savoir former cette cire encor molle  
Par l'exemple plutôt que par de vains discours;  
Le cercle des devoirs s'agrandit tous les jours.  
Par les brimborions de la coquetterie,  
Pour s'embellir, la femme épuise l'industrie ;  
Mais dès lors qu'elle est mère, elle a bien d'autressoins,  
Ces chiffons ne sont plus de sérieux besoins,  
La mère s'embellit des attraits de sa fille,  
Elle existe par elle, et par elle elle brille ;  
Des parures d'autrui son cœur n'est plus jaloux.  
Préférant ses enfans à de riches bijoux,  
De l'ostentation craignant peu les attaques,  
En tout elle ressemble à la mère des Gracques :  
Son époux, ses enfans, suffisent à son cœur,  
Et leur possession compose son bonheur ;

Les plaisirs ne sont rien pour cette âme brûlante,  
Qui remplit les devoirs et de mère et d'amante.

Sans vouloir, mon Esther, que jamais ta maison  
Pour garder tes enfans te soit une prison,  
Quitte-les rarement ; aurais-tu l'assurance  
Qu'une étrangère aurait assez de prévoyance ?  
Aurait-elle pour eux ces innombrables soins ?  
Qui saurait comme toi prévenir leurs besoins  
Se priver de repos, même du nécessaire ?  
Le chef-d'œuvre de Dieu, c'est le cœur d'une mère !  
Jamais il ne fit rien, je crois, d'aussi parfait.  
Ah ! de l'analyser je n'ai pas le projet :  
L'aimable Legouvé, dans ses vers pleins de charmes,  
A chanté le mérite et les vertus des femmes ;  
Que pourrais-je ajouter à ce riant tableau ?  
Je préfère ce texte à celui de Boileau.

Tu recevras du ciel le bonheur d'être mère,  
Tu connaîtras le prix de ce saint ministère !

Si la nature veut t'en donner les pouvoirs,  
Tu sauras en remplir, je crois, tous les devoirs.  
Le premier, le plus saint, et dont rien ne dispense,  
C'est de donner les soins à la première enfance.  
Ce devoir te paraît orné de mille appas :  
Si pourtant ta santé ne te le permet pas,  
Si d'un lait abondant tu n'avais l'assistance,  
Irais-tu condamner ton fils à l'abstinence ,  
Et par un amour-propre au moins très-imprudent,  
Compromettre ta vie et celle de l'enfant ?  
Il vaudrait mieux avoir une bonne nourrice,  
Que de risquer à faire un plus grand sacrifice.  
Mais ce choix jette encor dans un autre embarras,  
Nul ne peut se flatter de ne s'y tromper pas.  
Ne va pas la chercher et fringante et jolie,  
Tâche de rencontrer quelque autre Rosalie,  
Jeune, vive, enjouée, et surtout le corps sain.  
Celle qui t'allaita, qui te donna son sein,  
N'avait pas, tu le sais, une ame mercenaire ;  
Tu retrouvais en elle une seconde mère.

Je te dois, mon enfant, à ses soins assidus,  
 Sans Rosalie, Esther, tu n'existerais plus.  
 Pour elle tu ressens tout l'amour d'une fille :  
 C'est juste, tu comptas long-temps dans sa famille.

Chacun se croit savant en éducation,  
 C'est un commun effet de la présomption.  
 Brillante théorie et savante tactique,  
 S'en viennent échouer aux pieds de la pratique.  
 Tel a compté vingt ans sur de brillans succès,  
 Que le résultat livre à d'éternels regrets;  
 Que la tâche d'un père, hélas ! est difficile :  
 On y voit s'égarer même le plus habile.



L'un croit qu'on forme l'homme avec l'instruction ;  
 L'autre, qu'il fait tout seul son éducation.  
 L'un, pour le façonner, se met à la torture,  
 L'autre abandonne tout aux mains de la nature.  
 Ils se trompent tous deux, et dans le même temps  
 Connaissent leur erreur, mais quand l'homme a vingt ans.

Pensant que la vertu se forme sous la grille,  
Jusqu'au jour de l'hymen l'un enferme sa fille ;  
L'autre, qui la destine à la société,  
Lui donne quelquefois par trop de liberté ;  
Il la conduit aux bals, aux concerts, aux spectacles ;  
A ses amusemens il ne met point d'obstacles,  
Lui voit sans murmurer d'innombrables atours ;  
Ces deux pères souvent s'y sont pris à rebours.  
Tous deux ont préparé le tourment de leurs vies.  
Quand au joug de l'hymen elles sont asservies,  
L'une, qui dans le cloître a passé ses beaux jours,  
Ne veut sacrifier qu'aux plaisirs, aux amours ;  
L'autre, qui dans ses vœux jamais ne fut gênée,  
N'obéit qu'avec peine aux lois de l'hyménée :  
Crie à la tyrannie aussitôt qu'un époux  
Se permet de vouloir contrarier ses goûts ;  
Trouve pour résister cent raisons concluantes ;  
Enfin les possesseurs de ces femmes charmantes,  
Confus, désespérés de s'être ainsi mépris,  
Deviennent quelquefois de bien méchans maris.

Les malheureux enfans chaque jour en pâtissent ;  
Les querelles sur eux sans cesse rejaillissent ;  
Tous ces infortunés sont dans l'affliction,  
Parce qu'on s'est mépris dans l'éducation.

Depuis plus de mille ans on cherche une méthode.  
Chaque jour maint réveur propose un nouveau mode.  
Et l'on en est encor réduit à consulter  
Sur ce que l'on doit suivre, ou qu'il faut éviter.  
Chaque être a ses penchans, ses goûts, son caractère.  
Un code sur ce point est impossible à faire.

Sois sévère au besoin. Qu'ils soient petits ou grands,  
Ne te laisse jamais manquer par tes enfans.  
Pourtant mon cœur repousse une forte rudesse,  
Comme il improuverait une grande faiblesse.  
Corrige rarement, sache te faire aimer :  
Jamais celui qui bat ne se fait estimer.  
D'être juste d'abord compose ton étude,  
Et n'accuse jamais avec incertitude.  
Rien ne révolte plus, ne nuit au sentiment,

Comme d'être accusé, repris injustement.

Mais tu n'apprécieras, mon Esther, ce langage

Que par l'expérience, en un mot, par l'usage.

Que des enfans soient laids, gentils, aimables, sots,

On doit également réprimer leurs défauts;

On doit les aimer tous d'une tendresse égale;

L'âme de bons parens doit être impartiale;

Récompenser, punir, en toute égalité,

Sans haine, sans aigreur, mais avec fermeté.

Ne souffre pas chez eux de basse hypocrisie;

Garde-toi d'exciter surtout leur jalousie;

Que de frères, de sœurs, qui devraient être amis,

S'entre-nuisent souvent comme des ennemis.

Souvent l'ingrat objet d'injustes préférences,

Cause aux faibles parens des chagrins, des souffrances,

Que ne leur cause pas celui qui, sans pitié,

Fut victime long-temps de leur inimitié;

Celui-ci, par devoir, compatit à leur peine,

Et l'autre, en leurs vieux jours, vient aggraver leur gêne.

L'un de tous ses moyens leur porte des secours ;  
L'autre abandonne, hélas ! les auteurs de ses jours ;  
Pour lui c'est un fardeau que de voir leur misère.  
S'il reconnaît ses torts, c'est quand, devenu père,  
Son cher fils, qui devait être un jour son appui,  
Corrompu par l'exemple, en agit comme lui.  
Oui, l'exemple instruit mieux que ne peut faire un livre.  
C'est par l'exemple, Esther, qu'on apprend à bien vivre.  
Et je suis convaincu qu'une bonne action  
Parle bien mieux au cœur que le meilleur sermon.  
Les parens doivent donc de bonne heure, sans doute,  
Des vertus aux enfans bien indiquer la route ;  
Dès leurs plus jeunes ans préparer leur bonheur,  
En leur marquant le pas au chemin de l'honneur.

Aux sentimens moraux forme avec soin leur ame,  
Et de la bienfaisance anime ainsi la flamme ;  
Excite leur bon cœur, sans affectation,  
Fais-leur même exercer quelque bonne action.  
Rappelle-leur souvent que l'être qu'on soulage



Eut peut-être jadis la fortune en partage,  
Et que de longs malheurs qu'il n'a pas mérité  
L'ont peut-être réduit à la mendicité.  
Si de l'imprévoyance ils sont souvent la suite,  
Ils ne sont pas toujours le fruit de l'inconduite.  
Mais quels que soient tes dons, ce serait une erreur  
Que d'exercer l'aumône avec un procureur.  
C'est y mettre, je crois, par trop de suffisance,  
D'en charger les bureaux, les sœurs de bienfaisance.  
J'aime à croire pourtant qu'ils s'en acquittent bien,  
Que de ce qu'on leur donne ils ne retiennent rien ;  
Mais il reste toujours cette arrière-pensée,  
Que par eux l'ame honnête est quelquefois froissée.  
L'homme au cœur délicat, près du pauvre honteux,  
Pour répandre un bienfait s'y prendra toujours mieux.  
Il ne s'informe pas s'il assiste à la messe,  
Ou s'il va, tous les mois, strictement à confesse,  
S'il remplit tous les jours ses devoirs de chrétien ;  
Mais il sait qu'il soulage un homme, un citoyen.  
Il ne se targue pas de faire une œuvre pie,

Et s'y trouve porté par sa philanthropie.  
L'obole offerte au pauvre avec aménité  
Lui fait patiemment souffrir sa pauvreté.

Quelque bien que l'on soit, mon Esther, en ménage,  
La nature condamne un des deux au veuvage.  
S'ils s'aiment tendrement, dans ce sort rigoureux,  
Le survivant sans doute est le plus malheureux.  
Mais s'il lui reste un fils, s'il lui reste une fille,  
Dans ces êtres il voit l'espoir de sa famille,  
La consolation, l'appui de ses vieux ans :  
On ne meurt qu'à moitié quand on a des enfans.

Où la femme subit une bien rude épreuve,  
C'est lorsque jeune encore elle se trouve veuve.  
D'hommes noirs elle voit son logis encombré,  
Noircissant, griffonnant force papier timbré ;  
C'est le juge de paix, les avoués, les notaires,  
Gens qui savent au mieux embrouiller les affaires.  
Que de maîtres Triper, de Grandjean, de Tricard,  
Sont malheureusement très-experts en cet art !  
Lorsque de ces sangsues elle est débarrassée,

Des trois quarts sa fortune est quelquefois baissée.  
Il ne lui faut pas moins élever ses enfans.  
Ne les laisse jamais faire les fainéans :  
Si ton destin voulait qu'un tel malheur t'arrive,  
Sache te montrer ferme et doublement active,  
Préside par toi-même à leur instruction,  
Surveille en chaque point leur éducation ;  
Donne-leur un état, dès qu'ils seront en âge,  
Il n'est pas de fortune exempte de naufrage ;  
Souvent par la richesse on est mal abrité,  
Un état est un port contre l'adversité.  
Tous les hommes d'ailleurs doivent se rendre utiles.  
Durant nos vingt-cinq ans de discordes civiles,  
Que de gens qui jadis étaient très-fortunés,  
Et ne paraissaient pas au travail destinés,  
Qui, tombant tout-à-coup dans l'affreuse indigence,  
Furent chez l'étranger traîner leur existence !  
Si la fille et la femme ont à se surveiller,  
Sur la veuve on est prêt toujours à babiller.  
Chacun dans ses projets et pénètre, et s'immisce,

Et voudrait la guider au gré de son caprice.  
Ne voit-elle personne ? on trouve qu'elle a tort ;  
Reçoit-elle du monde ? on jase encor plus fort ;  
Sur son intérieur on parle, on calomnie ;  
De marier les veufs le monde a la manie ;  
On donne un successeur aisément au défunt,  
Sur l'hymen à venir elle fait un emprunt.  
Que sais-je, mon enfant ? la mère de famille  
Excite le soupçon pour la moindre vétille,  
Elle est toujours en proie aux mauvais, aux bons mots,  
Et n'échappe jamais aux quolibets des sots.

J'aurais encor beaucoup de choses à te dire,  
Mais, hélas ! mon enfant, on ne peut tout écrire ;  
Moralistes anciens, moralistes nouveaux,  
Ne sauraient indiquer de remède à tous maux.  
Il en est un surtout d'une antique origine ;  
Ce grand mal est celui que fait la médecine,  
Sinon la médecine, au moins les médecins :  
Ils semblent escortés de miasmes malsains,

Et si très-promptement on ne les congédie,

Ils savent aggraver souvent la maladie.

Que de sets dans cet art passent pour très-savans !

Quand tu consulteras pour toi, pour tes enfans,

Fais au plus la moitié de tout ce qu'ils commandent.

Ces gens sont obstinés, rarement ils s'amendent.

Dût comme a dit Molière, un malade crever,

Ils n'en démerdent pas, quoi qu'il puisse arriver.

Plus tard Beaumarchais dit, en homme à bonnes vues,

Que la terre s'empresse à couvrir leurs bévues.

Les Pavet, Michelin, sont rares de nos jours,

Au pauvre comme au riche ils offrent leurs secours ;

Souvent même en cachette ils vont chez l'indigence

Envelopper leurs dons avec leur ordonnance,

Et leur plus grand plaisir, leurs beaux émolumens,

C'est de restituer un père à ses enfans.

Je sais les distinguer d'entre tous leurs confrères,

Qui trop souvent du pauvre augmentent les misères.

Avant de m'endormir d'un éternel sommeil,

Je m'en vais sur ces gens te donner un conseil.

Parmi les médecins on en trouve un habile  
Tout au plus, mon Esther, peut-être entre deux mille.  
S'il pouvait se passer de cet art hasardeux,  
Le genre humain serait, je crois, bien plus heureux ;  
Mais l'homme bien portant se croit fort, fait le brave ;  
Souffrant, d'un sot docteur il redevient l'esclave.  
Un médecin tout seul par hasard peut guérir,  
En consultant deux on peut long-temps souffrir.  
L'un du docte Hippocrate en tout suit la méthode,  
Et l'autre aveuglément obéit à la mode.  
Par eux l'ancien proverbe est mis en action :  
Hippocrate dit oui; mais Galien dit non.  
Pour les départager, les fixer sur leurs doutes,  
S'ils mandent un confrère, ils marchent par trois routes,  
Le mal fait des progrès, l'inévitable mort  
S'empare du malade, et vous les met d'accord.  
Je les tiens la plupart pour d'inutiles êtres,  
Et les crois dangereux presque autant que les prêtres.  
A propos de ceux-ci, je plains bien les maisons  
Que hantent ces marchand des messes, d'oraisons,

On peut les employer pour se rendre aux usages,  
Aux naissances, aux morts, et même aux mariages,  
Dans le cours de la vie enfin cinq ou six fois,  
C'est plus que suffisant; on craint moins leurs exploits.  
Persuade-toi bien qu'un père de famille  
Instruit aussi bien qu'eux et son fils et sa fille.  
Il les prêche d'exemple, et beaucoup de ces gens  
De vices capitaux sont bien loin d'être exempts.

Garde-toi d'inférer que chez les gens d'église  
Tous font de leur état métier et marchandise;  
Tu sais bien, mon enfant, que nous en connaissons  
Dont on ferait très-bien de suivre les leçons.  
Modèles de vertus, de foi, de tolérance,  
Toujours aux malheureux conservant l'espérance,  
Disciples de leur maître, ils en ont la candeur,  
Ne condamnent personne et pardonnent l'erreur.  
Toi-même à ces portraits tracés avec franchise,  
Tu nommeras d'abord le curé de Boissise,  
Qui compte autant d'amis qu'il a de paroissiens,  
Chérit plus leurs enfans que s'ils étaient les siens.

Jamais à leur critique il ne se trouve en butte ,  
Jamais dans sa paroisse on ne voit de dispute,  
Ou bien, s'il s'en élève, il sait les terminer,  
Il invite chez lui les gens à déjeuner ;  
Quand les amis brouillés se trouvent en présence,  
Au raccommodement chacun souscrit d'avance ;  
Sans mettre en jeu le diable, il guide son troupeau  
Des portes de la vie à celles du tombeau.  
Mais il n'est pas le seul : j'en connais encor d'autres  
Qui de l'humanité très-vertueux apôtres,  
Ne s'en vont pas criant partout : Je suis chrétien !  
Et prouvent par des faits qu'ils sont hommes de bien ;  
Consolant, rassurant les âmes timorées,  
Ramenant au bercail les brebis égarées,  
De leur propre intérêt faisant abstraction,  
Tous leurs jours sont marqués d'une bonne action.  
Sans manquer de respect à l'évêque de Rome,  
Chacun d'eux, avant tout, se souvient qu'il est homme,  
Qu'il doit à tout mortel ses secours, son appui,  
Tel est l'abbé David, le bon curé d'Ivry.



Il ne s'informe pas, s'il vous fait un service,  
Si vous pouvez ou non faire un grand sacrifice,  
Il le fait, il le dit sans rétribution ;  
Et donne à tous gratis ses consolations.  
Que ne pouvons-nous voir chez tous les gens d'église  
La douce urbanité qui le caractérise !

Mais j'allais oublier le jeune Jacotin,  
Qui, voulant me prêcher, y perdit son latin ;  
Qui vainement pour moi disait messe sur messe,  
Sans me déterminer à me rendre à confesse ;  
Qui durant trois grands mois voulut me convertir,  
Et pleurait à Juilly quand il m'en vit partir.  
J'admirais sa ferveur jointe à sa bonhomie ;  
Son ame de la mienne était vraiment l'amie ;  
Je n'étais à ses yeux qu'un déiste, un vaurien,  
Mais il me pardonnait d'un cœur vraiment chrétien.  
Ah ! qu'ils soient ce qu'on veut, moi j'aime de tels hommes,  
Ils ne sont pas communs dans le siècle où nous sommes !  
Et l'on trouve aisément d'intolérans cagots,  
Qui voudraient bien pouvoir rallumer les fagots ;

Qui peut-être voudraient dans leur intolérance  
D'un baptême de sang régénérer la France ?  
Leur nom est un opprobre, il me glace d'effroi :  
Tels Mingrat et Bizet, surtout l'abbé Leroi ;  
Puisse ce scélérat, à son heure dernière,  
Être encor poursuivi par l'ombre de mon père !  
Protestant par principe, il le crut renégat ;  
Sa mort, dont il fut cause, est un assassinat.

J'aurais voulu pouvoir égayer cet ouvrage,  
La triste vérité s'y montre à chaque page.  
Quand je l'ai pu, j'ai mis une ombre à mes tableaux,  
Un vernis imposteur pour les rendre plus beaux.  
Sans les illusions que serait donc la vie ?  
Ah ! d'exister long-temps on n'aurait pas envie ;  
Mais chacun se compose un avenir trompeur,  
Et l'on est presque heureux en rêvant le bonheur.

Ma fille, à découvert je t'ai montré mon ame :  
Des bigots je crois bien que j'encourrai le blâme ;

De leur opinion je m'inquiète peu,  
Si des honnêtes gens je mérite l'aveu.  
De quoi se plaindraient-ils ? Respectant mœurs, usage,  
D'un effronté cynisme ai-je souillé mes pages ?  
J'ai flétri dans mes vers avec sévérité  
Quelques vices honteux de la société.  
Jé n'ai pas fait du siècle une caricature,  
Je n'ai rien inventé, j'ai peint d'après nature.  
Va, ce monde n'est pas sorti de mon cerveau !  
En vain j'aurais voulu le peindre plus en beau ;  
Mais on en fait, je crois, une injuste satire  
En répétant toujours qu'il va de mal en pire.  
A ne te rien celer, certes il me déplaît ;  
Avec lui faut-il rompre ? aimons-le tel qu'il est ;  
Montrons-nous indulgens pour les défauts des autres,  
Ils nous pardonneront plus aisément les nôtres.  
Dussions-nous sur leur compte être souvent dupés,  
En ce monde il faut être ou trompeurs ou trompés.  
L'alternative est triste et n'a rien qui m'étonne :  
**SOYONS TROMPÉS, MA FILLE, ET NE TROMPONS PERSONNE !**

**Marchons sans dévier au chemin de l'honneur,  
Tôt ou tard on y doit rencontrer le bonheur.**

**Je t'ai suffisamment prouvé combien je t'aime,  
Je vais t'analyser en six vers mon poème :**

**« Songe, ma chère Esther, fais bien attention  
» Que la vertu ne vit que de privation :  
» Qu'elle enseigne à pouvoir se suffire à soi-même ,  
» Et ne laisse jamais faillir celui qui l'aime,  
» Que par l'adversité s'il arrive à la mort,  
» Fort de sa conscience, il aborde le port. »**

**Tout cela te paraît un bien long radotage !  
Dix-huit ans, ce n'est pas la saison d'être sage,  
Mais tu reconnaitras quelque jour, je crois bien,  
Que tout ce que j'ai dit n'était que pour ton bien,  
Et pour fixer chez toi le bonheur domestique,  
Tu mettras quelque jour mes vieux vers en pratique.**

**FIN DU SIXIÈME ET DERNIER CHANT.**

## **AVIS SUR CETTE IDYLLE,**

**ÉCRITE EN 1800.**

L'idylle que je joins ici fut composée durant une longue convalescence que je passai, en 1800, à l'hôpital du Val-de-Grâce, à Paris. Or, cette idylle et ce petit poème ont été composés à plus de trente ans l'un de l'autre. Je ne les joins ici que pour te prouver, mon enfant, que jamais je ne changeai de façon de penser, et que, constant dans mes principes, j'ai toujours regardé la vertu et surtout le bon témoignage de soi-même comme les premières bases du bonheur.

# LYCAS ET STILLA.

## IDYLLE.



Calliope et Clio, daignez m'être propices !  
Oui, je viens me ranger sous vos divins auspices ;  
Amour ! viens m'enflammer, fais couler dans mon cœur  
Un nectar qui causa trop long-temps mon malheur.  
Ah ! si j'ai blasphémé contre ta loi divine,  
Tu le sais, sous la rose elle cache l'épine.  
Tout mortel qui maudit chérit au fond ta loi,  
Et tel qui veut te fuir ne peut vivre sans toi !

En un lieu retiré, non loin de la campagne,  
Il existait, au pied d'une haute montagne,  
Un hameau composé de très-peu d'habitans,  
Vivant de leurs travaux et de leur sort contents.  
Ignorant les malheurs connus à tout le monde ,

Comme s'ils étaient seuls en la machine ronde.

De ces lieux on voyait des pins audacieux ,  
Dont la cime semblait se perdre dans les cieux ;  
Plus loin s'apercevaient des roches escarpées ,  
Qui souvent aux regards se trouvaient dérobées ;  
D'un côté l'on voyait d'inaccessibles monts,  
Couverts dans tous les temps de neige et de glaçons ;  
De l'autre, la campagne et de belles prairies,  
Quide même en tout temps émaillées et fleuries ,  
Baignées en cent endroits de limpides ruisseaux,  
Fournissaient d'alimens à de nombreux troupeaux.  
Non loin de ce hameau, dans un terrain fertile,  
Et qui réunissait l'agréable à l'utile ,  
De Lycas et Stilla les familles vivaient,  
Dans un profond repos, de rien s'inquiétaient.  
Dès leurs plus jeunes ans, ces deux enfans aimâbles,  
Partageant leurs travaux, les rendaient supportables.  
Un penchant inconnu les unissait tous deux ;  
Et se séparaient-ils, ils cessaient d'être heureux.

Dès que l'aube du jour éclairait la montagne,  
Lycas allait trouver sa charmante compagne :  
Viens, ma sœur , disait-il, le soleil est levé ,  
Déjà de ses rayons notre toit éclairé  
Nous annonce qu'il faut nous rendre à la prairie ;  
Partons sans plus tarder ; lève-toi, mon amie.

La bergère éveillée aussitôt se levait :  
D'assembler le troupeau, vite l'on s'empressait.  
Alors le beau Lycas, avec sa cornemuse,  
En attendant Stilla , dans le hameau s'amuse.  
Bientôt elle arrivait, la houlette à la main ;  
De la plaine tous deux ils prenaient le chemin.  
Lycas en cheminant cueillait quelque fleurette ,  
En parait le corset ainsi que la houlette  
De la belle Stilla... Arrivés dans les champs ,  
Ce couple fortuné, ces aimables enfans ,  
Nonchalamment couchés sur l'herbette fleurie ,  
S'embrassant, se juraient de s'aimer pour la vie.  
Bien que leur amitié croissait de jour en jour,



Ils ignoraient tous deux jusqu'au seul nom d'amour,  
Coulaient leurs jeunes ans au sein de l'innocence,  
Et, comptant pour bien peu l'inutile science,  
Leur savoir se bornait à guider leurs troupeaux,  
A traire leurs brebis et tondre leurs agneaux,  
Cultiver leur jardin, préparer le laitage.

Mortels, pour être heureux, en faut-il davantage ?  
Ils bornaient leurs désirs à ceux de leurs parens',  
Ces innocens moyens les rendaient tous contents.

Quand Phébus se cachait derrière la montagne,  
Que ses derniers rayons coloraient la campagne,  
Le couple fortuné rassemblait ses moutons,  
Et repassait souvent par d'immenses vallons ;  
En fredonnant tous deux quelque chanson rustique,  
Ils venaient regagner leur chaumière antique.  
En rentrant au logis, les ris les y suivaient ;  
Ils aimaient leurs parens, ceux-ci les chérissaient,  
Le jour se terminait par un repas champêtre,  
Pris devant la maison ou dessous un vieil hêtre,  
Puis le père disait : Il faut se séparer.

On partait sans chagrin, sans jamais murmurer ,  
Dans l'espoir que bientôt le lever de l'aurore  
Ramènerait l'instant de se rejoindre encore.

O charme méconnu des amans de nos jours !  
Vous ne connaissez pas d'innocentes amours !  
Aussitôt que ce feu pénètre dans votre ame ,  
Ce n'est que pour brûler de la plus vive flamme ,  
Satisfaire vos goûts, vos penchans, et soudain ,  
Quand vous avez joui, vous ne sentez plus rien .  
Celui qui d'entre vous quelque temps reste sage ,  
En rougit, et bientôt s'abandonne à l'usage .  
Devenus libertins, vous corrompez les mœurs ;  
Vous prêchez la vertu, le crime est dans vos cœurs .  
Vous servez tour à tour mille beautés diverses ,  
Qui toutes comme vous partagent vos tendresses .  
Je vous vois implorer Lubentie à genoux ,  
La vertu , la pudeur , n'ont plus d'attraits pour vous !  
Las ! avant d'exister, vous cessez tous de vivre !  
Mais le bon ton le veut, et vous voulez le suivre ;  
Ne connaissant de frein que celui de vos sens ,

La débauche elle seule a droit à votre encens.

Mais ce calme enchanteur devait avoir un terme.

Le temps qui détruit tout, s'il respecta son germe,

Ce fut pour lui porter un plus terrible choc :

Aussi disparut-il, et, de même qu'un roc,

Qui par un tremblement avec fracas s'écroule,

Produit le même effet que la foudre qui roule,

Ils virent s'éclipser les charmes de leurs ans ;

Sans prévoir qui causait ces tristes changemens.

La charmante Stilla, bien que toujours piquante,

Avec beaucoup d'attraits paraissait languissante.

Et malgré qu'elle en eût, ce qui l'embellissait,

C'est que de ses attraits elle seule ignorait,

Laissant paraître aux yeux de son berger folâtre

Un sein dont la blancheur eût éclipsé l'albâtre,

Qui se trouvait couvert quelquefois à demi,

Par de longs cheveux bruns dont l'œil était ravi.

Cependant de Stilla la faiblesse constante,

Venait de plus en plus chaque jour effrayante ;  
Ses beaux yeux, qui jadis étaient étincelans ,  
Absorbés par son mal, étaient presque mourans .  
Elle ne trouvait plus nul séjour agréable ,  
Lycas lui devenait parfois insupportable .  
Il n'était plus permis à son berger discret  
De placer sur son sein ni rose , ni bouquet ;  
Voulait-il lui parler, prendre un baiser bien tendre ,  
Vite elle s'échappait, et, sans vouloir l'entendre ,  
Elle allait se cacher dans un bocage épais ,  
Et s'endormait souvent dans ce lieu sombre et frais ,  
Où, quelquefois rêvant à son mal inconnu ,  
Elle épanchait son cœur, qui, souffrant, abattu ,  
Voulait que ses beaux yeux répandissent des larmes .  
Mais pleurer sans savoir le but de ses alarmes !  
Cette réflexion accroissait son malheur ,  
Même augmentait beaucoup les tourmens de son cœur .

En rentrant au logis, plus d'une fois son père ,  
Avait voulu percer ce sinistre mystère ;

Mais inutilement, car dès qu'il en parlait,  
La bergère aussitôt de table se levait,  
Et ne se montrait plus : sa mère pénétrante,  
Sachant que de Lycas sa fille était l'amante,  
Lui dit en l'embrassant : Stilla, ce n'est pas bien,  
Vous avez des chagrins, et ne m'en dites rien ?  
— Pourquoi voudriez-vous que j'en fisse un mystère ?  
Je n'ai point de soucis. — Est-ce bien vrai ? — Mère...  
Je puis vous l'assurer. — Mais pourtant avec toi  
Tu portes une langueur. — Oui, je ne sais pourquoi,  
Tout me déplaît ; mes chiens, nos moutons, la prairie,  
Le hautbois des bergers.... — Et Lycas, mon amie,  
Te déplaît-il aussi ? parle-moi franchement,  
A qui pourrais-tu mieux dire ton sentiment ?  
Stilla baissa les yeux ; puis, embrassant sa mère,  
Elle voulut parler, mais ne put que se taire :  
Elle fit un soupir, et c'en était assez,  
Ses secrets à sa mère étaient tous divulgués.

Celle-ci de nouveau contre son sein la presse,

Par ses embrassemens lui prouve sa tendresse.

Elle lui dit : « Ma fille, aime toujours Lyeas ;

» Il sera ton époux : ce lien plein d'appas

» Fera notre bonheur, puisqu'il fera le vôtre,

» Tes vœux seront comblés, si tu combles le nôtre.

» Sois sage, mon enfant, l'amour t'est inconnu ;

» Il cause quelquefois des chagrins : la vertu,

» Soutient toujours un cœur qui, méprisant l'usage,

» L'adore comme un Dieu duquel elle est l'image !

» La pudeur est aussi le sacré fondement

» Qui soutient et nourrit ce divin sentiment.

» Observe-la toujours, car dès lors qu'on l'oublie ;

» L'amour perd tout son charme, et la vertu flétrie

» Abandonne bientôt le mortel fainéant

» Qui secoue son joug, le trouvant trop pesant.

» Après cela, son cœur en lambeaux se déchire ;

» Il regrette d'avoir quitté son doux empire ;

» Mais, las ! il n'est plus temps, pour fixer le bonheur,

» L'amour ne doit jamais expulser la pudeur. »

Mieux que dans nos cités, cette mère savante

Savait bien de sa fille être la confidente,  
Elle venait à bout, sans même la gronder,  
De savoir son penchant sans le lui demander.

Il ne faut pas paraître avoir de défiance,  
Pour avoir des enfans l'entière confiance,  
Accordez-leur la vôtre, et, sans beaucoup prêcher,  
Ils vous confient tout sans jamais rien cacher ;  
Mais si, les reprenant toujours d'un ton caustique,  
Vous voulez que vos mœurs ils mettent en pratique,  
Si, blâmant leurs défauts, vous y mêlez l'aigreur,  
N'espérez pas ainsi vous captiver leur cœur.  
Leurs vices vous blâmez, ils sont tous votre ouvrage,  
Vous voulez dissiper cet effroyable orage,  
Vous le voulez trop tard ; contre vous prévenus,  
Ils cachent avec soin leurs vices, leurs vertus.

Fin septembre 1800.

FIN.







G. Oberlé

12.11.81

